

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.es de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

166

quatorzième année

Octobre 1967

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ...	38 F	19 F
Etranger .....	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 3,50 F		

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes  
« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02  
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.  
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.  
0,50 F pour tout changement d'adresse*

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.  
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948, Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande  
Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1967 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1967. N° 413 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUATORZIÈME ANNÉE OCTOBRE 1967

## SOMMAIRE

L'origine de l'interdit judaïque,  
par FRANÇOISE d'EAUBONNE ..... 437

Censeur de l'homme, poème de MICHEL MAYER .... 443

Des Dieux et des Garçons, étude sur l'homosexualité  
dans la mythologie grecque,  
par MARC DANIEL (*suite et fin*) ..... 444

Bonnes mœurs et comportements sexuels délictueux,  
par JEAN PERPIGNAN (*suite et fin*) ..... 457

Lucien, par JACQUES FRESSON ..... 463

Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI ..... 472

Dernier matin, par YVES FERSEN ..... 478

### LIVRES :

*Derrière la porte*, de Giorgio BASSANI ..... 480

*Michel Butor et l'homophilie* ..... 481

POUR TOUT CE QUI CONCERNE L'IMMOBILIER

PARIS ET BANLIEUE



Du studio au grand appartement  
De la petite villa à la grande propriété

Fonds de commerce

90 % de crédit si besoin est sur achat

Solde réglable en 10, 15, 20 ans suivant convenance

Actes authentiques concrétisés par Notaires  
et Contentieux amis



Toujours à votre disposition depuis des années :

**XAVIER DE MONGALON**

Tél. : 265-92-66 et 265-14-71

RÉCEPTION SUR RENDEZ-VOUS

---

---

## AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

Ouvert à 19 h

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime  
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

N'oubliez pas de réserver vos tables

(Fermé le Mardi)

**28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV<sup>e</sup>**

(Métro Lourmel)

Tél. : 553-50-91

## L'ORIGINE

### DE L'INTERDIT JUDAÏQUE

par FRANÇOISE D'EAUBONNE.

Une question qui ne fut jamais résolue et qui intéresse au premier chef tous les Arcadiens est celle de l'interdit judaïque de l'homosexualité. On a déjà remarqué souvent l'originalité de cette attitude, unique dans le bassin méditerranéen, du petit peuple irréductible qui devait donner un dieu à l'Occident. Entre les Grecs qui connurent leur apogée avec une civilisation fondée sur l'Eros minoritaire (1) et l'Islam qui, beaucoup plus tard, réagit par le Koran avec une égale sévérité, puis continua à le tolérer largement dans ses mœurs, le farouche anathème mosaïque a de quoi surprendre. Comme nous sommes tous fils de la Grèce et de la Judée qui collaborèrent à notre culture, nous ne pouvons nous désintéresser d'un tabou qui, si antique soit-il, se fait encore sentir parmi nous.

En général, on attribue cet interdit à deux raisons : celle de la malédiction jetée sur Sodome, puis la nécessité, après la captivité de Babylonne, de sauvegarder la procréation afin de lutter contre les ennemis d'Israël toujours soucieux d'exterminer le peuple élu. On ajoute, en parlant du judéo-christianisme, que le christianisme hérita de cet anathème et de ce souci exclusif de la fécondation, devenu but unique de l'érotisme, et ceci par le truchement de saint Paul qui était Juif.

(1) Contrairement à ce que soutient Meier (« Histoire de l'Amour Grec », trad. par Pogey-Castrie), l'homosexualité était largement pratiquée et reconnue dans la Grèce primitive si le fameux v<sup>e</sup> siècle en fut le point culminant et lui voua un culte jamais revê auparavant (Cf. Didier Anzieu, *Temps Modernes*, oct. 1966).

Nous avons ici l'intention de prouver qu'il s'agit d'une triple erreur, et de tirer au clair la véritable origine de cette condamnation du fait homosexuel.

#### Au sujet de Sodome.

La légende des cinq métropoles frappées par la colère de Dieu (qui en gracia une) est très antérieure à la condamnation du Deutéronome. Le sens symbolique de cette histoire est loin d'être dégagé. Elle semble tenir beaucoup plus de place dans le Koran qui y revient six fois et qui, cependant, n'a pas entraîné une suppression de l'Eros minoritaire. Il a été convenu, bien qu'il ne le soit jamais dit expressément, que Dieu châtie Sodome et les trois autres cités de la Plaine pour crimes d'impudicité; mais il est à peine question de Seboïm et Abama; surtout de Sodome et de sa voisine immédiate, Gomorrhe. Pourquoi? A cause du récit (fort mystérieux à tout prendre) de la visite des anges et de la tentative de viol dont ils furent victimes, de la part des habitants séduits par leur beauté *céleste*. Ainsi la colère de Yaweh s'abattit sur ces scandaleux (2).

Quand, dans la légende d'Œdipe, on a commenté une des versions de ce célèbre mythe: « Laïos puni par les dieux pour avoir enlevé le fils de son hôte, le bel éphèbe Chrysis », on met toujours l'accent sur la condamnation des « impudicités » et on en tire même argument pour soutenir que l'homosexualité était mal vue à l'époque de la Grèce chtonienne. Mais dans la fable grecque comme dans l'histoire biblique on interprète en fonction d'une mentalité moderne et on passe trop vite sur cet énorme péché du monde antique: le crime contre l'hospitalité, compliqué ici par cet autre affreux crime du monde sémite — l'arabe comme l'hébreu: le refus d'entendre la parole de Dieu. En réalité, ces deux infractions sont déjà tellement épouvantables dans le contexte judaïque qu'il était à peine besoin

(2) N'omettons pas le souvenir de ce détail: les Sodomites refusent les trois femmes que leur offre Loth dans son désespoir de l'offense faite à Dieu; (sacrifice héroïque et non pas preuve de dédain où l'Hébreu aurait tenu les femmes); je tiens pour certain que cet épisode du rejet des femmes au profit de créatures masculines à la *divine* séduction est à l'origine du tenace préjugé populaire qui confond homosexuel et inverti, et de l'autre préjugé intellectuel qui fait de tout homosexuel un *angéliste*.

d'y ajouter une impudicité spéciale; on croirait assister à l'œuvre d'une astucieuse imagination d'époque cherchant à inventer une histoire, un drame moraliste dont le personnage antipathique accumulerait toutes les horreurs, à la façon d'un *villain* de Shakespeare.

Quoi qu'il en soit, l'interdit judaïque est tardif, nous l'avons dit, par rapport à cette légende de la Pentapole et de Loth. Ainsi que le notifie la *Bible* et que l'explique le R.P. de Vaux dans les *Institutions de l'Ancien Testament*, les sanctuaires consacrés à l'Éternel connurent, sur leur porche, une double prostitution sacrée: les femmes, *kedeshot* et les garçons, *kedeshim*. D'après le R.P. de Vaux, cette époque était celle du syncrétisme dont Israël connut tant de mal à s'arracher afin de se défendre de la contagion païenne et d'affirmer sa spécificité religieuse. « Le moi se pose en s'opposant. »

Les mesures coercitives des prophètes et des législateurs auraient fini par extirper ces habitudes qui étaient peut-être une survivance du chamanisme de Babylone. Cette prostitution sacrée durait encore au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère (II *Rois*, XXIII, 7). Cette interdiction a été prise comme un aspect particulier du puritanisme général de la loi; Raymond de Becker fait observer que le *Lévitique* comporte au moins une douzaine de tabous contre la nudité. « Pareille angoisse est rare, et sans doute pathologique », dit Raymond de Becker (*L'Erotisme d'en face*). Angoisse et interdits sans précédent dans le monde antique! Quelle que soit, à l'origine, la panique du Grec devant les forces cauchemardesques du sexe et de l'hérédité. Mais les Grecs ont maîtrisé leur peur (mythe, encore une fois, d'Œdipe et du Sphinx) et assumé leur ambivalence jusqu'à en faire un processus d'approche du divin; les Hébreux ont creusé la plaie et l'ont entretenue avec un soin méticuleux, comme Job grattant ses plaies sur son fumier. C'est ainsi qu'on voit le même *Lévitique* porter cette célèbre condamnation sur l'amour entre deux hommes: « C'est une abomination, et tous deux devront mourir et leur sang retombera sur eux » (XX, 1°).

On s'est perdu en conjectures pour découvrir de cette sévérité. L'histoire de Sodome est loin. C'est alors qu'on invoque la captivité de Babylone et les impératifs de fécondation.

*Du devoir de fertilité.*

En effet, a-t-on observé, l'anathème ne frappe-t-il pas également Onan qui fait tomber sa semence sur la terre? Il s'agirait donc d'un refus du gaspillage chez une race menacée de disparaître et de ne pouvoir remplir son rôle historique : témoigner de Dieu.

Cette explication a une force d'appoint, mais elle n'est pas déterminante.

Certaines incohérences, dans cette perspective, ne se justifient pas. Pourquoi l'acte pédérastique ne serait-il puni que de fouet si le partenaire en est un enfant de moins de neuf ans? L'homosexualité de la femme n'est pas punie; à une époque tardive, elle entraînera le fouet également, et l'interdiction d'épouser un rabbin; pourquoi donc, dans le *Deutéronome*, est-il pourtant interdit à la femme de porter des vêtements d'homme? (Et à l'homme des vêtements de femme, mais cela est compréhensible puisque l'homosexualité lui est défendue.) Enfin, si Onan est déclaré coupable pour refus de féconder sa femme (car, on le sait, il ne s'agit pas d'un masturbateur mais d'un pratiquant du *coitus interruptus*), pourquoi lui est-il loisible de sodomiser l'épouse, au nom de ce précepte : « Si un homme achète une viande, il peut la manger rôtie ou bouillie? » (Cité par Roger Peyrefitte, dans *Les Juifs*.)

Les chrétiens, non menacés d'extermination, eux, ont poussé bien plus loin la hantise de la fécondation attachée à l'acte sexuel!

Non! ce qui, indiscutablement, est coupable aux yeux du Lévitte, c'est l'homophilie (3). C'est-à-dire l'élection du mâle; bien moins l'attirance du mâle pour l'enfant, cet être négligeable, et nullement l'attirance de la femme par la femme, ces êtres inexistantes. Si elle est châtiée de porter des vêtements d'homme, c'est dans le souci — explication valable, cette fois-ci — de s'arracher au syncrétisme et d'éviter la

(3) Autre différence avec le christianisme. Aux pires moments de la persécution de l'Eros minoritaire, au Moyen Age, alors qu'on brûlait et les sodomites et les époux coupables de sodomie, une certaine forme d'attirance homophilique dans la littérature et les arts était respectée. C'est Serge Talbot qui l'a fait remarquer dans une conférence à *Arcadie*: au moment où les bûchers s'éteignent, une certaine forme d'amour platonique disparaît en littérature; le XIX<sup>e</sup> siècle confondra ce que n'a pas confondu le Moyen Age : l'homophilie et la sodomie.

contagion païenne et idolâtre. (On se souvient des innombrables festivités grecques et orientales où se faisait l'échange rituel des vêtements.)

Qu'est-ce qui pouvait relier ce tabou si rigoureux et si spécial aux fondements mêmes de la doctrine hébraïque?

L'attitude du Juif devant la bisexualité originale ne traduit pas l'effroi des Grecs de l'époque chthonienne, effroi déjà chargé d'une certaine fascination, mais l'angoisse et l'horreur de l'homme pieux devant un sacrilège. Revenons au *Deutéronome* :

« Tu ne laboureras point avec un bœuf et un âne attelés  
[ensemble.]  
« Tu ne porteras point un vêtement tissu de deux espèces  
de fils. »

(22, 10-11).

Dans la vigne également, il est interdit de semer plusieurs semences. Toujours et partout, dans les plus humbles détails (mais il n'y en a pas pour le Juif pieux), tout doit tendre à l'Unité; car le Saint (béni soit son nom!) est Un : l'Unique, l'*Erâd*. Prescription qui se ramifie jusque dans la gnose, chez les gnostiques de l'empire byzantin. « Zeus régnait d'instinct et ne moralisait point; au contraire, les hommes importent à Yaweh », a déclaré Jung (*Réponse à Job*).

Or, l'homme est *deux*; deux sont le corps et l'âme; deux, le sujet et l'objet; deux, le mâle et la femelle. Cette rupture permanente est le cauchemar d'une religion qui tend désespérément à dépasser le dualisme tout en ayant la très claire conscience de cette impossibilité. Pour le commentateur du *Zohar*, entre autres, l'idée de l'homme à l'image de Dieu est une horreur, et non pas la croyance de base qui va de soi pour le fidèle moyen : « Est-ce que Dieu est double comme nous, mâle et femelle? » répond-il avec indignation. Le monisme réalisé serait être Dieu, l'Unique (4). Suprême sacrilège, comparable à celui reproché au Christ quand il s'est prétendu fils de Dieu, ce qui fait le grand-prêtre déchirer ses vêtements : « Il a blasphémé! »

La copulation n'a pas seulement le but de multiplier les chances de naissance du Messie, mais encore de faire coha-

(4) Rappelons ici que pour Sartre la coïncidence de l'être et de l'existence est une impossibilité, car se serait être Dieu.

biter avec les hommes la *séchina*, la grâce du Saint (bénédict soit son nom!). L'union des mâles, dans cette perspective, devient un blasphème abominable, non par sa simple stérilité mais par son *effrayante prétention de singer Dieu dans son unicité*; en quelque sorte, de tenter par des moyens purement humains, en dehors de la volonté de Yaweh (qui a divisé l'homme en deux sexes), une impossible et sacrilège réalisation du monisme qui n'est qu'en Lui.

Ceux qui ont voulu expliquer le tabou par des raisons utilitaires ont méconnu ce fait que rien, dans la religion juive, ne relève d'un simple utilitarisme, et que dans les détails les plus concrets et même les plus bas (l'obligation faite par Moïse à son peuple d'enterrer ses ordures dans le désert ne s'explique pas par une mesure d'hygiène, par exemple), rien n'échappe à une référence profonde à la métaphysique des liens entre l'homme et Yaweh.

#### *Le christianisme paulinien est-il Juif?*

Le christianisme ne retiendra cet anathème, comme il le fait en tout, que par ce souci qui depuis saint Paul frappe tout exercice original de l'érotisme et laisse subsister une odeur de soufre jusque dans le mariage « qui nettoie l'amour » comme dit Baudelaire. C'est le plaisir qui devient le grand maudit, et tout ce qui est minoritaire dans l'Eros, aussitôt soupçonné d'en être plus raffiné, plus précieux, donc plus coupable. Le puritanisme anti-sexuel et tout particulièrement anti-homosexuel de notre christianisme, est mis d'ordinaire au compte de Saül de Tarse en raison de ses origines juives. Or, le christianisme a marqué une évolution dans la méfiance de la chair par rapport à l'*Ancien Testament*; non seulement la polygamie est devenue monogamie, mais les relations avec l'unique épouse sont beaucoup plus sévèrement contrôlées; une foule de pratiques sexuelles sont interdites, qui ne l'étaient pas; on ajoutera un commandement au Décalogue : « Œuvre de chair tu ne feras — Qu'en mariage seulement. » L'influence des femmes se fait sentir de très bonne heure dans cette restriction punitive, comme le prouve l'exemple de sainte Monique, mère de saint Augustin, qui renchérit encore sur le puritanisme paulinien. Cette idée de la libération que se forment les femmes de l'époque, sitôt reconnues fidèles à part entière, rachetées comme les hommes par le sang de Dieu, n'a rien de flatteur pour les maris de ce temps. Saül, lui,

se plaignit de « porter un aiguillon dans la chair »; le père Oraison y voit l'aveu d'une homosexualité refoulée; il puisa sans doute dans ses ennuis personnels plus que dans sa qualité judaïque cette hostilité au corps qu'on ne trouva jamais dans l'Évangile, et qui annonce déjà l'augustinisme.

La continence, dans l'esprit des premiers chrétiens, ne devait pas être infligée longtemps à l'humanité, puisque elle allait disparaître; ils attendaient avec confiance la fin du monde. Mais le monde continua. Dans les civilisations agricoles de l'avenir, l'Eros — et tout particulièrement sa minorité d'avant-garde — allait être tenu responsable des grêles, des épidémies et autres fléaux. Épaissie de tabous judéo-chrétiens qui, dans ce contexte, allaient prendre une force terrible, la nuit du Moyen Âge commençait à s'étendre (5).

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

(5) Extrait de *Sodome au sexe inconnu*, en préparation.

---



---

### CENSEUR DE L'HOMME

*Et toi virilité : borgne complémentaire,  
Que seul peut émouvoir un charme tapageur;  
On te châtre à demi — L'anathème rageur  
A fait ta vanité d'un choix réglementaire*

*Mais du jeune garçon la grâce involontaire  
Hurle sa primauté dans un éclat vengeur.  
Si la seule beauté rend ton désir songeur,  
La beauté n'est pas vraie lorsque le fard l'altère*

*De l'éphèbe éternel aux antiques amants  
L'éphémère faveur, le souple embrassement  
Reprends-les ! Dans ta noce où Tartufe et Cassandre*

*Ironont jeter leurs cris, retrouve un vieil essor  
Et rends à ton destin en conjurant ton sort  
Ce sceptre abandonné que les femmes vont prendre !*

MICHEL MAYER.

## DES DIEUX ET DES GARÇONS

### ÉTUDE SUR L'HOMOSEXUALITÉ

#### DANS LA MYTHOLOGIE GRECQUE

par MARC DANIEL (suite) \*.

#### IV. — GARÇONS AIMES DES DIEUX

Il est frappant de noter le contraste entre les mythes assez primitifs que nous avons évoqués jusqu'ici et les mythes pédérastiques proprement dits, qui, eux, appartiennent dans leur ensemble à une époque relativement tardive de la mythologie.

La pédérastie, pour autant que le témoignage des Grecs eux-mêmes et les études des historiens modernes nous permettent d'en juger, semble bien être apparue en Grèce vers le VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. « Autrefois », expliquera le philosophe Lucien de Samosate, « force était de faire l'amour avec les femmes, pour assurer la reproduction de l'espèce humaine. Il ne faut s'étonner si les âges lointains ont ignoré la pédérastie. Mais maintenant que nous savons ce qu'est l'amour de la beauté, nous cultivons simultanément la philosophie — c'est-à-dire l'amour de la sagesse — et l'amour des garçons » (31).

Nous n'avons pas ici à rechercher les causes ni les origines réelles de ce goût des Grecs classiques pour la pédérastie. Beaucoup d'historiens l'attribuent à l'invasion des Doriens,

\* Voir *Arcadie*, n° 163-164 et n° 165.

(31) Lucien de Samosate, *Les Amours*.

## DES DIEUX ET DES GARÇONS

d'autres à l'influence des Crétois, d'autres encore à la contamination de la Grèce par l'exemple du Proche-Orient. A vrai dire, il n'y a guère de moyen de le savoir, et cela n'a pas tellement d'importance.

Ce qui est certain, c'est que les Grecs adoptèrent les nouvelles mœurs avec une rapidité et avec un enthousiasme extraordinaires, et dès le VII<sup>e</sup> siècle la pédérastie avait pénétré non seulement dans les habitudes quotidiennes, mais dans la législation, dans la philosophie et dans la religion.

Entendons-nous bien : il s'agit ici, au sens propre et exact du mot, de la *pédérastie*, non pas de l'homosexualité en général. La pédérastie, c'est cette institution typiquement grecque (et, plus précisément, nous dit-on, dorienne à l'origine), qui établit un lien à la fois éducatif, pédagogique et sexuel, entre un jeune garçon et un homme adulte (32). C'est cet aspect particulier de l'homosexualité que les Grecs, à partir du VII<sup>e</sup> siècle, ont pratiqué de façon courante et en quelque sorte légale. Dès lors, puisque chez eux tous les hommes avaient un jeune « aimé », il était normal qu'ils transposent la chose sur le plan divin, et qu'ils prêtent à leurs dieux, également, des amours adolescentes. Ils n'y ont pas manqué, et plusieurs dizaines de légendes pédérastiques se sont ainsi greffées sur le vieux tronc de la mythologie. Du reste, les Grecs de l'époque classique, peuple raisonneur, se rendaient fort bien compte que la pédérastie n'avait pas toujours été pratiquée chez eux. Ils ont donc, selon leur tendance naturelle, cherché à expliquer par la mythologie la naissance de ces mœurs. Selon les lieux, l'invention de la pédérastie a été attribuée à plusieurs personnages mythiques, chacun de ces mythes recouvrant sans doute une vérité historique ou un fragment de vérité historique.

La plus couramment admise de ces inventions de la pédérastie était celle attribuée à Minos, fils de Zeus, le roi légendaire de Crète, le père de Phèdre et d'Ariane, le mari de Pasiphaé. (Il est vrai qu'avec une telle épouse il avait des excuses de chercher des compensations ailleurs !) On lui prête, entre autres jeunes amants, le héros Thésée, ce qui jette une lumière assez inattendue sur toute l'affaire du meurtre du Minotaure : qui sait, après tout, si ce n'est pas Minos en personne, trop heureux d'être débarrassé du

(32) Sur l'amour grec, le « classique » reste l'ouvrage de M.H.E. Meier et L.R. de Pögey-Castries, *Histoire de l'amour grec dans l'antiquité* (Paris, Le Prat, 1952).

monstre issu des amours taurines de sa femme, qui aurait donné à Thésée le fil destiné à lui permettre de sortir du Labyrinthe ? Il faudrait, alors renoncer à l'expression « fil d'Ariane » et dire plutôt « fil de Minos » !

En tout cas, le patronage de Minos sur la pédérastie est extrêmement flatteur, car ce roi mythique était considéré comme le modèle absolu de la sagesse et de la justice, au point que son père, Zeus, le nomma, après sa mort, juge des âmes dans l'au-delà : portier du Paradis, certes plus accueillant pour les homosexuels que le saint Pierre des catholiques ! (33)

Attribuer à Minos l'origine des amours garçonnières, c'était évidemment reconnaître que les Crétois avaient pratiqué ces mœurs avant les Grecs, et cela ouvre des perspectives sur la société matriarcale de Crète si mal connue encore et si mystérieuse.

Mais il existe de cette « invention » d'autres explications. L'une d'elles, moins flatteuse, est néanmoins impressionnante par la célébrité des personnages qu'elle évoque. Il s'agit du propre père d'Œdipe, Laïos. Ce Laïos, roi de Thèbes, aurait séduit (peut-être même violé ?) le fils du roi Pélops, le beau Chrysippe. Pélops, ayant découvert la chose — jusqu'alors inconnue en Grèce —, aurait prononcé contre Laïos une malédiction solennelle pour ce que nous appellerions « détournement de mineur », et c'est cette malédiction qui serait à l'origine de tous les malheurs illustres de Laïos et de sa famille, — les cruautés du Sphinx, le meurtre de Laïos par son fils, le mariage d'Œdipe avec sa propre mère, la peste de Thèbes, la guerre fratricide entre Étéocle et Polynice, le sacrifice d'Antigone... tout cela, qui peuple toutes les mémoires, qui a alimenté vingt-cinq siècles de tragédies, de peinture et de poésie, aurait donc pour origine une passion pédérastique sacrilège ! Les manuels et dictionnaires sont bien discrets sur cet aspect de la question...

Il y avait même une version tout à fait spéciale de la légende d'Œdipe, selon laquelle c'est par rivalité amoureuse pour le beau Chrysippe qu'Œdipe aurait tué son père — sans le reconnaître, évidemment. C'est, à vrai dire, une version très rare du mythe. Mais il faut avouer que c'est une curieuse façon de retourner le « complexe d'Œdipe », si cher aux psychanalystes, que de le présenter en rivalité

(33) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 298; Meier et Poge-Castries, *Histoire de l'amour grec*, p. 36-37.

amoureuse avec son père pour les beaux yeux d'un garçon ! (34).

Il faut encore citer une autre explication mythologique de l'invention de la pédérastie, qui elle aussi nomme un personnage de première importance : rien de moins qu'Orphée. Celui-ci, ayant définitivement perdu sa femme Eurydice après l'épisode fameux, et ayant chanté, comme il se devait,

*J'ai perdu mon Eurydice,  
Rien n'égale ma douleur,*

se retira en Thrace et, là, dégoûté des femmes — ou soucieux de rester fidèle à la mémoire d'Eurydice —, il imagina de se consoler avec des garçons. Comme le dit poétiquement Ovide :

« Ce fut lui le premier qui, aux peuples de Thrace, enseigna l'art d'aimer les frais adolescents, et de cueillir, avant le duvet sur leurs joues, l'irremplaçable fleur de leur premier printemps » (35).

Le malheur, c'est que cette façon d'envisager l'amour ne plut pas aux femmes de Thrace. Et comme Orphée, décidément devenu anti-féministe enragé, institua, avec son amant Calais, des Mystères d'où les femmes étaient exclues, ces dames, furieuses, profitèrent de ce que les hommes avaient abandonné leurs armes pour participer à ces Mystères, et massacrèrent Orphée et ses compagnons.

Inventeur donc de la pédérastie, et premier martyr de l'homosexualité, c'est assez inattendu pour un héros qui, selon les doctrines mystiques de l'Antiquité, était l'un des sauveurs de l'humanité. Car le mythe d'Orphée est en réalité un des plus complexes de toute la religion grecque; il plonge ses racines dans un vieux fonds de spéculations mystiques relatives à l'au-delà et à l'immortalité de l'âme. Il n'en est que plus intéressant de voir les origines de la pédérastie rattachées, par la légende, à tout cet ensemble où la magie et le symbolisme jouent leur rôle; cette coïncidence confirme, une fois de plus, le lien étroit qui existe entre l'homosexualité et le surnaturel dans l'optique des premiers âges de l'humanité.

(34) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 248.

(35) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 333.

Quoi qu'il en soit, voici les pédérastes pourvus de trois patrons mythiques assez impressionnants : le sage Minos, le magicien Orphée, et le propre père d'Œdipe.

Les dieux eux-mêmes, dans la croyance des Grecs de l'époque classique, pratiquaient sur une grande échelle l'amour des garçons, si répandu et si normal dans la vie des hommes de ce temps.

Leur maître à tous, Zeus, donnait l'exemple en prenant la forme d'un aigle pour enlever sur le mont Ida un jeune berger d'une exceptionnelle beauté, Ganymède, et pour le transporter sur l'Olympe. Ce mythe de l'enlèvement de Ganymède, qui est certainement l'épisode pédérastique le plus connu de la mythologie grecque, a particulièrement scandalisé les premiers chrétiens, qui y voyaient l'image de la débauche et de la perversion des païens. On lui a pourtant, parfois, donné un sens mystique : Ganymède serait le symbole de l'âme humaine, enlevée au ciel, avec la rapidité du vol de l'aigle, par l'amour divin. Mais l'interprétation purement pédérastique était beaucoup plus traditionnelle, comme le prouve l'irrespectueux 8<sup>e</sup> *Dialogue des Dieux*, où Lucien de Samosate met en scène Zeus expliquant au jeune Ganymède ce qu'il attend de lui :

*Ganymède* : Où dormirai-je la nuit ?

*Zeus* : Nous dormirons ensemble ; c'est pour cela que je t'ai enlevé.

*Ganymède* : Ne peux-tu donc pas dormir seul ? Trouves-tu plus agréable de dormir avec moi ?

*Zeus* : Oui, surtout avec un beau garçon comme toi, Ganymède.

*Ganymède* : Mais à quoi donc ma beauté te servira-t-elle pour dormir ?

*Zeus* : C'est un charme délicieux, et qui rend le sommeil plus doux.

*Ganymède* : Cependant mon père n'était pas content de coucher avec moi. Il disait, le matin, que je l'avais empêché de dormir en me tournant dans le lit, en donnant des coups de pied et en rêvant tout haut. Si donc tu veux dormir tranquille, redescends-moi sur la terre, sinon je t'incommoderai en remuant toute la nuit.

*Zeus* : C'est ce que tu peux faire de plus agréable, de m'obliger à rester éveillé à tes côtés, car je ne cesserai de t'embrasser et de te caresser.

*Ganymède* : C'est à toi de savoir ce que tu veux. Moi, je dormirai pendant que tu m'embrasseras.

*Zeus* : Nous verrons alors ce qu'il faudra faire (36).

Cet amour du roi des dieux pour Ganymède, promu au rang d'échanson de l'Olympe, servit en quelque sorte d'enseigne à toutes les amours garçonnières pendant une dizaine de siècles. Il n'était pourtant pas le seul du genre. Presque tous les dieux de l'Olympe étaient censés avoir aimé des adolescents. Jupiter lui-même eut plusieurs autres jeunes amants, notamment Euphorion ; selon Pindare, l'horrible festin de Thyeste aurait même eu une fin moins atroce qu'on ne le dit communément car Zeus, au dernier moment, aurait enlevé le fils de Thyeste avant son immolation, et en aurait fait son « aimé » (37).

Mais le dieu le plus spécialisé dans ce genre d'amour était Apollon, le dieu du soleil et des arts. On lui attribue, entre autres, l'amour du beau Hyacinthe, qu'il tua accidentellement au cours d'une partie de lancement de disque, et dont le sang, répandu sur l'herbe, donna naissance à la fleur rouge qui porte son nom : la jacinthe sauvage. Cyparissos, autre garçon aimé d'Apollon, n'eut pas plus de chance. Il avait un cerf apprivoisé qu'il aimait tendrement ; un jour, il le tua par mégarde, croyant tuer une bête sauvage dans un taillis. Désespéré, il pleura toutes les larmes de son corps, et supplia son amant Apollon de mettre un terme à sa douleur. Apollon, ému, le transforma en l'arbre qui porte son nom, le cyprès, symbole du deuil et des pleurs. Comme l'exprime poétiquement Ovide :

« Le dieu gémit. Sur toi je verserai des larmes, dit-il, et toi, enfant, tu pleureras d'autres deuils ; de toutes les douleurs tu seras compagnon » (38).

Parmi les autres nombreux garçons aimés d'Apollon il faut encore citer Leucatas, qui donna son nom au cap Leucade où il se noya, et surtout Admète, qui se rendit ensuite célèbre par son amour conjugal pour sa femme Alceste, sujet d'innombrables tragédies et opéras (39).

Nous n'entreprendrons certes pas de raconter en détail toutes les histoires d'amour pédérastique des dieux grecs, d'abord parce qu'elles se ressemblent beaucoup entre elles,

(36) Lucien de Samosate, 8<sup>e</sup> *Dialogue des dieux*.

(37) Pindare, *Première Olympique*.

(38) Ovide, *Métamorphoses*, X.

(39) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 214-215, 111 ; Meier et Pogey-Castries, *Histoire de l'amour grec*, p. 38-39.

ensuite parce que la plupart ne sont pour nous que des noms. Quand nous aurons dit que Pélops fut aimé par Poséidon, que Cadmos fut le favori d'Hermès, etc..., nous n'aurons pas appris grand chose, ces noms ne s'accompagnant pas de légendes particulièrement typiques.

Notons toutefois une chose intéressante, qui explique probablement la formation de plusieurs de ces légendes : c'est que beaucoup d'entre elles se terminent par la transformation du personnage principal en plante ou en animal, — par une *métamorphose*, pour employer le terme grec classique. Or ces mythes racontant une métamorphose sont souvent des mythes tardifs, en quelque sorte étymologiques, inventés plus ou moins consciemment de toutes pièces pour expliquer le nom des plantes et des animaux. Nous venons de voir la jacinthe, née du sang d'Hyacinthe, le cyprès (en grec *cyparissos*), né de la transformation de Cyparissos. Nous pourrions ajouter à ces exemples le cep de vigne (en grec *ampélos*) qui est le nom d'un jeune homme aimé de Dionysos, le roseau (*calamos*) et le fruit (*carpos*), noms de deux amis qui se noyèrent accidentellement dans le fleuve Méandre, le cygne (*cycnos*), nom d'un jeune amant de Phaéton qui, après la chute de ce dernier, devint l'oiseau au long col blanc, le crocus, le pommier, toutes plantes qui tirent leur origine mythique de beaux garçons aimés des dieux.

Le plus célèbre de ces mythes, bien qu'il ne soit pas strictement pédérastique, est bien entendu celui de Narcisse, le garçon amoureux de son propre reflet, qui se noya en voulant s'unir à lui-même, et que les dieux transformèrent en cette fleur pâle qui, éternellement, frissonne au bord des eaux où son image se multiplie et s'éparpille. Mythe qui se prête à mille interprétations symboliques et philosophiques, dont Guillot de Saix avait tiré l'inspiration de très beaux vers (40), mais qui est un peu en dehors de notre sujet ici.

Citons encore une dernière légende pédérastique de la mythologie, car elle rattache à l'homosexualité un personnage assez imprévu : c'est Hyménée, le personnage qui donna son nom au mariage ! Hyménée, selon certains mythographes, aurait été un jeune homme d'une très grande

(40) L. Gendreau et Guillot de Saix, *Narcisse* (Paris, Maison des Intellectuels, librairie M.E.A.), 74 p. Cf. *Arcadie*, n° 99, mars 1962, p. 178.

beauté, aimé par le dieu Hespéros — l'Etoile du soir. Il était doué d'un grand talent musical, et il improvisa, pour les noces de Dionysos et d'Ariane, un chant si beau qu'il resta célèbre sous le nom de « chant d'Hyménée » employé par la suite pour désigner tous les chants nuptiaux (41).

Arrêtons toutefois ici cette récolte d'anecdotes sur les amours pédérastiques des grands dieux de l'Olympe. Il nous reste quelques surprises à découvrir chez d'autres personnages de la mythologie. D'abord, bien entendu, Héraklès, le héros-type, le symbole, pour les Grecs, de la force et de l'ordre, que nous avons déjà rencontré vêtu en femme à la cour de la reine Omphale. Il a été célèbre par son amour pour le jeune Hylas, qui lui fut enlevé en Asie Mineure par les nymphes du lac Ascanios, tombées à leur tour amoureuses du bel adolescent. Pour célébrer ce deuil d'Héraklès, un culte spécial se célébrait au lac Ascanios, et les prêtres parcouraient la montagne, jusqu'à la fin de l'Antiquité, en criant le nom d'Hylas (42).

Il y eut aussi, parmi les jeunes amis d'Héraklès, le célèbre Iolaos, dont le tombeau, en Asie Mineure, était un lieu de pèlerinage pour les amoureux homophiles (43).

Selon certains mythographes, les fameux travaux d'Héraklès auraient même eu pour origine la passion du héros pour le roi Eurysthée, qui, pour éprouver la mesure de cet amour, lui aurait imposé de nettoyer les écuries d'Augias, de tuer l'hydre de Lerne et le lion de Némée, et autres divertissements du même genre. On peut vraiment dire que, dans cette version de la légende, l'amour homosexuel est générateur de grandes choses ! Mais il est vrai que c'est une version assez rare et, certainement, pas très ancienne (44).

L'idée d'épreuves imposées par un garçon à celui qui se déclare amoureux, pour mesurer la qualité de son amour, était d'ailleurs fréquente dans la vie réelle des Grecs classiques. Elle se retrouve dans la mythologie, généralement avec une fin tragique. Ainsi, Promachos, amoureux de Leucocomos, accomplit pour lui d'éclatants exploits mais à la fin, lassé de voir Leucocomos se refuser toujours,

(41) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 217.

(42) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 216.

(43) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 232.

(44) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 154. Sur la pédérastie d'Héraklès, voir Meier et Pogey-Castries, *Histoire de l'amour grec*, p. 37-38.

il donna son amour à un autre garçon plus compréhensif. Leucocomos, outré, se suicida de dépit et d'humiliation (45).

De même, Mélès, aimé de Timogonos, méprisa cet amour et tourmenta tellement Timogonos qu'il ne savait qu'inventer pour lui imposer des épreuves. Un jour, il imagina de lui ordonner de sauter du haut de l'Acropole d'Athènes; Timogonos obéit et se tua. Mélès, pris de remords, sauta derrière lui, et on éleva en leur souvenir un autel à Antéros, « l'Amour Réciproque » (45).

D'autres mythes, heureusement, sont moins cruels.

Un des plus beaux de ceux qui mettent en jeu l'amour pédérastique est celui d'Alcyonée, jeune homme de Delphes d'une extrême beauté et d'une grande vertu, qui fut désigné par l'oracle pour être sacrifié à un monstre qui ravageait la région. Comme on l'emmenait pour le tuer, le jeune Eurybatos le vit et en tomba amoureux. Il supplia qu'on le sacrifiât à la place d'Alcyonée, et, arrivé face au monstre, il le tua. Eurybatos et Alcyonée furent vénérés à Delphes comme des modèles d'amour : avouons qu'il y avait bien de quoi (47).

Le génie de Virgile a rendu célèbre un autre amour pédérastique, non moins sublime, sur lequel ont rêvé, au collège ou au lycée, bien des générations de jeunes gens sensibles à l'amour de leurs semblables : je veux parler de Nisus et d'Euryale, les deux jeunes compagnons d'Enée, dont l'héroïsme constitue un des plus beaux épisodes de l'*Enéide*.

*Nisus, chasseur adroit et guerrier intrépide,  
Aucun d'un bras plus sûr ne lance un trait rapide...  
A ses côtés veillait le charmant Euryale;  
En grâces, en beauté nul Troyen ne l'égale,  
A pleine adolescent, de son léger coton  
La jeunesse en sa fleur ombrage son menton* (48).

Ainsi les décrit Virgile, dans la traduction du bon abbé Delille. Ce sont deux amis inséparables : « un amour exceptionnel les unit », précise Virgile. D'un commun accord, ils tentent une action d'éclat en attaquant le camp des Rutules. Ils sont victorieux, mais au retour ils sont surpris par l'ennemi en traversant les bois, et séparés.

(45) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 397.

(46) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 286.

(47) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 28.

(48) Virgile, *Enéide*, chant IX (traduction Delille).

Malgré l'héroïsme de Nisus, Euryale est mis à mort. Alors Nisus, pour le venger, massacre la troupe des ennemis, et, percé de coups,

*Il se jette mourant sur son cher Euryale  
De son dernier regard cherche encor son ami  
Meurt, et d'un long sommeil s'endort auprès de lui.  
Couple heureux ! Si mes vers vivent dans la mémoire  
Tant qu'à son roc divin, enchaînant la victoire,  
L'immortel Capitole asservira les rois,  
Tant que le sang d'Enée y prescrira les lois,  
A ce touchant récit on trouvera des charmes,  
Et le monde attendri vous donnera des larmes.*

L'idée de cet amour guerrier avait sans doute été inspirée à Virgile par d'autres amours guerrières de la mythologie, celles d'Achille et de Patrocle, de Thésée et de Pirithoüs, d'Oreste et de Pylade. C'étaient là de très très anciennes légendes de fraternité d'armes, desquelles, à l'origine, l'homosexualité était peut-être absente : rien dans Homère ne permet de supposer le moindre lien sensuel entre Achille et Patrocle. Mais à l'époque classique les Grecs interprétèrent ces légendes dans un sens homosexuel, comme l'exprime crûment cette boutade de Lucien de Samosate au II<sup>e</sup> siècle : « Ce n'était pas pour l'écouter chanter que Patrocle aimait Achille. Ce qui les unissait, c'était le plaisir pris en commun. Le poète Eschyle a raison lorsqu'il dit que, dans la douleur d'Achille à la mort de Patrocle, Achille pleurait pieusement « l'amour des cuisses » de son ami » (49).

Achille apparaît, du reste, dans la mythologie classique, comme très adonné à l'amour des garçons, puisqu'un récit le montre amoureux d'un fils du roi Priam et le poursuivant, pour lui faire violence, presque dans le temple d'Apollon (50).

Des interprétations du même genre ont été appliquées à la légende du héros Thésée — que nous avons rencontré comme aimé du roi Minos — et de son ami Pirithoüs, à celle d'Oreste, fils d'Agamemnon, et de son ami Pylade, à propos de qui Racine a écrit les deux vers célèbres

*Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle  
Ma fortune va prendre une face nouvelle...*

(49) Lucien de Samosate, *Les Amours*. Platon dans le *Banquet*, discute très sérieusement de savoir si Achille était l'amant ou l'aimé.

(50) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 464.

La pédérastie baigne donc littéralement, comme une lumière diffuse, toute la mythologie classique des Grecs, comme elle baignait leur vie quotidienne.

Pratiquement, on peut dire, presque sans risque de se tromper, que tous les personnages un peu importants de la mythologie se sont vus, à un moment ou à un autre, attribuer des amours de garçons. Il serait fastidieux de les citer tous : aussi bien, ces histoires se répètent-elles assez souvent. Il y a, dans la mythologie classique, une espèce de « fonds commun » de folklore, auquel ont puisé les différentes régions, les différentes villes, les prêtres des différents sanctuaires, pour embellir la légende du dieu ou du héros local, ce qui explique qu'on retrouve parfois la même légende répétée, à peu de choses près, pour trois ou quatre personnages différents.

Les légendes pédérastiques prennent essentiellement deux formes : tantôt le garçon se laisse aimer, et meurt accidentellement ; tantôt il se refuse, et est tué dans la poursuite. Dans l'un et l'autre cas il est transformé en plante ou en animal, ou son tombeau devient l'objet d'un culte, d'autant plus fréquenté que le poursuivant amoureux était plus célèbre. Nous avons cité Hylas, pleuré par Hercule et vénéré en Asie Mineure, Hyacinthe et Cyparissos pleurés par Apollon, Euphorion qui se refusa à Zeus. Nous pourrions ajouter à ces noms célèbres celui du « roi des rois » Agamemnon... Car, à quoi Agamemnon, chef de l'expédition contre Troie, occupait-il ses loisirs forcés pendant que le calme des vents immobilisait sa flotte en Aulide ? Il poursuivait le jeune Argennos, qu'il avait aperçu se baignant nu dans le lac Copais et dont la parfaite beauté l'avait ébloui. Le garçon, qui ne se souciait pas de susciter la jalousie de Clytemnestre, la vindicative épouse d'Agamemnon (ou peut-être tout simplement, le « roi des rois » n'était-il pas son « type » ?), Argennos donc s'enfuit, et, en voulant traverser un fleuve, toujours poursuivi par le roi amoureux, il se noya. Agamemnon le pleura — il était bien temps ! — et éleva, sur l'emplacement, un temple à Diane, qui reçut le nom de Diane Argennis (51).

Il n'est pour ainsi dire pas de mythe grec important qui n'ait son aspect pédérastique dans l'une ou l'autre de ses versions. Et ce serait une erreur de croire que les écrivains et les grands artistes grecs aient ignoré ces légendes.

(51) P. Grimal, *Dictionnaire*, p. 45.

Pindare a évoqué les amours de Poséidon et de Pélops (52). Eschyle et Euripide avaient composé des tragédies (malheureusement perdues) sur l'invention de la pédérastie par Laïos (53) ; même Eschyle avait mis en scène l'amour d'Achille et de Patrocle dans une autre tragédie (54) ; Sophocle avait écrit une pièce intitulée tout crûment *Les Amants d'Achille* (55), et ne parlons pas des œuvres de Platon, de Plutarque, de Lucien, consacrées à l'éloge et à l'illustration de l'amour des garçons, où l'exemple des dieux et des héros est abondamment cité (56).

Dans quelle mesure les Grecs de l'époque classique croyaient réellement à ces mythes, c'est une question qu'il n'est pas facile de trancher. Certains, à coup sûr, n'y croyaient pas plus que nous ne croyons aujourd'hui aux contes de fée. Lucien, par exemple, se moque ouvertement des légendes des dieux, dont il relève les contradictions et les incohérences.

D'autres Grecs, plus traditionnalistes, devaient sans doute considérer les mythes comme un support commode de la pensée philosophique et de l'élan religieux, sans se croire obligés de croire à chaque légende en particulier — en somme, l'attitude de beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui par rapport au christianisme.

Mais, croyants ou non croyants, tous étaient nourris de mythologie. Ils l'apprenaient dès le berceau, à l'école, partout. Ces légendes étaient le bien commun de tout le monde antique, on les voyait sculptées au fronton des temples, peintes à fresque sous les portiques des places publiques, ciselées dans le marbre et l'ivoire, coulées dans le bronze, représentées sur la scène des théâtres, chantées par les poètes et les musiciens, citées par les orateurs...

C'est une chose dont l'importance peut difficilement être surestimée, que le peuple qui a le plus donné au patrimoine culturel de l'Europe ait vécu, pensé, respiré dans cette atmosphère de religion pédérastique.

Même inconsciemment, toutes les manifestations de son

(52) Pindare, *Première Olympique*.

(53) Meier et Pögey-Castries, *Histoire de l'amour grec*, p. 29.

(54) Id., *ibid.*

(55) Id., *ibid.*

(56) Platon, *le Banquet*; Plutarque, *les Amours*, Lucien de Samosate, *les Amours*.

âme s'en sont trouvées marquées. Le christianisme ne s'y est pas trompé, qui, à l'appel de saint Paul, a attaqué la pédérastie comme étant le symbole de l'attachement aux anciens dieux (57).

Le triomphe du christianisme a entraîné l'écroulement et la disparition de cette religion de liberté sexuelle. La Renaissance italienne a bien rendu une seconde jeunesse à toute une partie de la mythologie, et grâce à elles les noms des dieux grecs et latins nous sont redevenus familiers; mais l'aspect pédérastique de la mythologie est bien mort. Il était trop étranger à ce qui est devenu la morale européenne pour pouvoir revivre. Les dieux et les déesses qu'on nous enseigne au collège et au lycée, ceux qui ont inspiré nos classiques, nos Romantiques et nos contemporains, sont des dieux et des déesses revus et corrigés par le christianisme.

Œdipe peut bien épouser sa mère, il ne peut plus courtoiser le beau Chrysis; Agamemnon peut bien sacrifier sa fille à Aulis, mais il ne lui est plus permis de poursuivre et de pleurer Argemnon. Quant à Hercule, le cinéma peut nous le montrer à satiété massacrant ses ennemis et faisant saillir ses biceps, mais défense d'aimer Hylas ou Iolaos. La « conspiration du silence » qui, jusqu'à une époque proche de nous, a frappé tout ce qui, de près ou de loin, touchait à l'homosexualité, a trouvé le moyen de contaminer jusqu'à la mythologie antique, ce lieu d'élection de la pédérastie.

Il n'est pas interdit de le regretter, et de penser que cette religion, qui savait revêtir de divinité les divers visages de l'amour, valait bien la doctrine d'ascétisme, de refoulement et d'hypocrisie qui lui a succédé.

En tout cas, il est illusoire de prétendre goûter la culture antique si l'on choisit délibérément d'ignorer cet aspect essentiel de sa religion, dont le dernier dieu, — ne l'oublions pas —, fut, cent ans après la prédication de l'évangile, Antinoüs, héros et modèle de tout amour, celui qui donne sa vie...

MARC DANIEL.

(57) *Épître aux Romains*, I, 26-28.

## BONNES MŒURS ET COMPORTEMENTS SEXUELS DÉLICIEUX

par JEAN PERPIGNAN (suite et fin) (1).

### II. — L'attentat aux mœurs sur la personne d'un mineur

C'est là, l'infraction prévue par l'article 331 du Code Pénal (31), infraction dont les éléments constitutifs sont au nombre de quatre.

#### A) L'acte doit être impudique ou « contre nature » :

C'est donc la recherche de la satisfaction sexuelle qui y est ici réprimée. Aucune condition d'habitude n'est imposée. Si la violence accompagnait l'acte, elle le transformerait en crime, puni de la réclusion de 5 à 10 ans. Notons que s'agissant d'un mineur de vingt et un ans, la tentative n'est pas réprimée.

#### B) L'auteur et la victime doivent être de même sexe (32) :

C) Il faut que les actes soient commis sur un mineur de plus de quinze ans, dans le cas contraire, l'infraction constituerait le crime d'attentat à la pudeur sans violence prévu par l'article 331, alinéa 1.

Si l'auteur des actes impudiques est un ascendant de la victime, la disposition ne s'applique que dans le seul cas où le mineur de vingt et un ans est émancipé par le mariage. Dans le cas contraire, l'infraction constitue le crime prévu par l'article 331, paragraphe 2.

Quid de l'erreur sur l'âge du mineur ?

(1) Voir *Arcadie*, n° 165. Les chiffres entre parenthèses renvoient aux notes, à la fin de l'article.

Il se peut que le prévenu soutienne que trompé par les apparences, il ignorait l'âge réel de la victime, l'erreur en la matière, n'est pas une excuse légale (33).

D) Enfin il convient de signaler que si le délit est accompli par deux mineurs de 21 ans, âgés de plus de 18 ans, ces derniers peuvent faire l'objet de poursuites.

Telle est dans sa sèche sévérité le délicat problème de l'attentat commis sur un mineur de son sexe, problème d'autant plus pénible, lorsque le dit mineur se livre à la prostitution et y trouve un métier fort lucratif... et précisément, ce sont les formes « commercialisées » de la délinquance sexuelle qu'il convient d'analyser maintenant.

\*  
\*\*

### III. — Les formes « commercialisées » de la délinquance sexuelle

Nous en retiendrons deux pouvant aussi bien intéresser l'homosexuel que l'hétérosexuel, à savoir :

- A) La contravention de racolage;  
B) L'outrage aux bonnes mœurs par la voie de la presse et du livre.

A) *Le racolage* : Le combat des Pouvoirs Publics à l'encontre de la prostitution est de tous les temps. Se prostituer n'est pas un délit, mais des mesures subséquentes à l'ordonnance de 1960 établissent des peines sévères à l'encontre du proxénétisme. Bien que n'intéressant que peu la prostitution masculine et *a fortiori*, l'homosexuel, il convient de noter que le fait de vivre sciemment avec une personne se livrant à la prostitution (34) est déjà du proxénétisme. Par ailleurs, si la prostitution n'est pas réprimée, l'acte préparatoire à ce comportement constitue une contravention (35). Discordance entre théorie et pratique ou plus simplement entre Droit et réalité, l'histoire de la répression du racolage en est une illustration typique... Songeons simplement à cette prolifération de créatures gravitant dans certains quartiers spécialisés de Paris !

B) 2<sup>e</sup> forme « commercialisée » de la délinquance sexuelle : elle trouve son expression dans l'outrage aux bonnes mœurs par la voie de la presse et du livre, c'est là l'objet de l'article 283 du Code Pénal (36). Paul Valéry nous éclairera-t-il ?

*Mon père l'a prescrit, j'appartiens à l'effort  
Mes ténèbres me font maîtresse de mon sort  
Et ne livrent enfin qu'à l'heureux petit nombre  
Cette innocente moi, qui fait frémir mon ombre (37)*

Comme il s'avère difficile à cerner le contenu de la notion de bonnes mœurs ! Incontestablement, la notion est sous l'étroite dépendance du contexte sociologique : les mœurs variant selon les lieux, les époques, les milieux. On conçoit que la législation concernant l'outrage aux mœurs procède d'une évolution constante.

Il convient également de ne pas sous-estimer l'influence des techniques modernes d'information. Comme l'écrit un auteur (38) : « L'accroissement de la chose écrite, l'exubérance de certains moyens publicitaires ont conduit à considérer le langage non plus dans sa seule représentation intrinsèque mais en fonction de son pouvoir d'évocation ».

L'influence des mots, des images est due à leur pouvoir de choc, mais il ne faut pas négliger l'influence engendrée par les « retombées » qu'ils peuvent avoir sur le public ; ainsi le magistrat ne considérera plus l'écrit en soi mais son retentissement éventuel... ce qui prête à la notion de bonnes mœurs un critère bien extensible...

\*  
\*\*

Aidé par une plume alerte, un historien du Droit, s'est employé récemment à « disséquer » quelques lieux communs (39).

Les lieux communs sont d'ordre politique, moral, sociologique, économique, ils sont également d'ordre sexuel et on peut dire du problème de la délinquance homosexuelle qu'il est le prototype des problèmes géniteurs de lieux communs... voyons l'usage qui est en fait... telles seront nos conclusions.

Premier lieu commun, relatif à la politique répressive... il se trouve être condensé *ex-nihilo* dans cette formule « ils nous persécutent ».

« Ils », ce sont les Pouvoirs Publics. C'est là le lieu de s'étonner (au sens fort du mot). Nous voulons bien concevoir que nous assistons à un phénomène « d'inflation répressive », mais précisément cette dernière pratique n'a-t-elle pas pour effet, d'engendrer une certaine témérité à l'égard de la peine de la part des délinquants éventuels ?

Ou plutôt, chez certains... n'est-il pas de bon ton, par crânerie, de ne plus croire à son efficacité.

Quelle que soit notre attitude à l'égard du Code Pénal, peur du gendarme ou cynisme désabusé; il ne faut pas pour autant oublier que tous les pays, même les plus libéraux punissent l'outrage public à la pudeur.

Des barrières sont partout nécessaires pour endiguer les abus (40). D'où la naissance d'un autre lieu commun, style sagesse des Nations celui-là : « L'idéal d'une politique répressive trouverait son expression en un judicieux équilibre entre licence excessive et autoritarisme aveugle ».

Mais, ô combien fragile équilibre... d'aucuns, le savent puisque une autre maxime émaillant les conversations homosexuelles roule sur le thème de « Nous ne voulons pas la charité, mais la justice »... L'idée porte en son sein le vieux principe égalitaire. Et ce n'est point exagérer que d'affirmer que le comportement homosexuel au regard du Droit Pénal est soumis à un régime discriminatoire.

— Tant dans l'outrage public à la pudeur,

— Que dans l'attentat à l'encontre des mineurs.

A notre tour d'être cynique, télescopons le premier problème, « Tu es puni parce que tu as été surpris... en flagrant délit, là où tu ne devais pas te trouver... Tant pis pour toi ! »

Mais à l'égard de l'attentat à l'encontre d'un mineur. Pourquoi fixer, pourquoi retenir le seuil à vingt et un ans ?

L'âge de dix huit ans serait raisonnable. A dix huit ans, on sait généralement ce que l'on fait, mieux encore, tant il est vrai que la nature possède des ressources infinies, il ne faudrait point sous-estimer le phénomène de mithridatisation se développant au sein de la jeunesse... processus qui l'immunise contre les poisons de la vie contemporaine, beaucoup plus énergiquement qu'un texte (41).

Un troisième lien commun, mériterait encore d'être « disséqué » :

« La délinquance homosexuelle serait un état pathologique ».

Pouvons-nous simplement faire remarquer que c'est bien une curieuse maladie... celle dont la nature ne détermine pas les symptômes... ces derniers étant fixés par le Droit !

De plus la maladie n'est pas contagieuse... est contaminé qui veut bien l'être. Tout au plus, s'il ne s'agit pas d'un phénomène épidémique... s'agit-il d'un phénomène endémique, où les grands ensembles (puisqu'on en est là) et Paris

seraient des zones de choix. Egalement, singulière maladie, celle dont on propose la sanction en guise de thérapeutique.

Que pouvons-nous espérer,

Espérons peut-être que ces problèmes soient des faux problèmes.

En réalité, l'homosexualité, la vraie, celle des cœurs, celle du commerce spirituel, ne saurait avoir son assise sur la « place publique ».

Ce n'est qu'au prix, non pas d'une ascèse, mais d'une certaine maîtrise de soi, qu'au prix également de quelque confiance, de quelque compréhension, ici même, en Arcadie, que l'on peut acquérir la meilleure immunité à l'encontre des dispositions du Code Pénal et c'est dans ce climat que se dissiperait pour certains « la difficulté d'être ».

Puisse tous les « Alcibiade » d'Arcadie retenir la leçon !

JEAN PERPIGNAN.

(31) Article 331 (Ordonnance du 2 juillet 1945).

Tout attentat à la pudeur consommé ou tenté sans violence sur la personne d'un enfant de l'un et l'autre sexe âgé de moins de quinze ans sera puni de la réclusion criminelle à temps de cinq à dix ans.

Sera puni de la même peine, l'attentat à la pudeur commis par tout ascendant sur la personne d'un mineur, même âgé de plus de quinze ans mais non émancipé par le mariage.

(Ordonnance du 8 février 1945) Sans préjudice des peines plus graves prévues par les alinéas qui précèdent ou par les articles 332 et 333 du présent Code, sera puni d'un emprisonnement de six mois à trois ans et d'une amende de 60 F à 15 000 F quiconque aura commis un acte impudique ou contre nature avec un individu de son sexe mineur de vingt et un ans ».

(32) Il importe d'ailleurs peu que l'un des partenaires, soit assimilable même pathologiquement à l'autre sexe. (Tribunal de Grande Instance de la Seine, 28 octobre 1964, J.C.P. 1965 IV G 47).

(33) Cependant, un revirement de jurisprudence semble s'être opéré en novembre 1963, mais il s'agissait d'une affaire hétérosexuelle.

(34) Article 334 du Code Pénal, alinéa 3.

(35) Le racolage fut d'abord, contravention à un arrêté municipal; puis, sous l'empire de la loi de 1946, délit, assorti de peine d'amende et d'un emprisonnement de 6 mois à 5 ans.

En 1958, l'infraction fut ramené au palier de contravention de 4<sup>e</sup> classe.

Enfin, le Décret du 25 novembre 1960, transpose le racolage au niveau des contraventions de 5<sup>e</sup> classe.

Article R 40 11<sup>e</sup> (Décret n° 60-1247 du 25 novembre 1960) :

Seront punis d'un emprisonnement de dix jours à un mois et

d'une amende de 400 F à 1000 F ou de l'une de ces deux peines seulement...

« ceux qui, par gestes, paroles, écrits ou par tous autres moyens, procéderaient publiquement au racolage de personnes de l'un ou de l'autre sexe, en vue de les provoquer à la débauche ».

Cette disposition semble se compléter avec l'article R 34 13° (contravention de 3<sup>e</sup> classe), article permettant la répression du « racolage passif ».

« Seront punis d'une amende de 40 F à 60 F inclusivement...

(Décret n° 60-1247 du 25 novembre 1960):

« Ceux dont l'attitude sur la voie publique est de nature à provoquer la débauche ».

(36) Article 283 du Code Pénal.

« Sera puni d'un emprisonnement d'un mois à deux ans et d'une amende de 360 F à 18 000 F quiconque aura :

Fabriqué ou détenu en vue d'en faire commerce, distribution, location, affichage ou exposition.

Importé ou fait importer, exporté ou fait exporter, transporté ou fait transporter sciemment aux mêmes fins.

Affiché, exposé ou projeté aux regards du public.

Vendu, loué, mis en vente ou en location, même non publiquement.

Offert, même à titre gratuit, même non publiquement, sous quelque forme que ce soit, directement ou par un moyen détourné.

Distribué ou remis en vue de leur distribution par un moyen quelconque,

Tous imprimés, tous écrits, dessins, affiches, gravures, peintures, photographies, films ou clichés, matrices ou reproductions photographiques, emblèmes, tous objets ou images contraires aux bonnes mœurs ».

(37) Paul Valéry : « Le philosophe et la Jeune Parque ».

(38) Daniel Bécourt. « Livres condamnés, livres interdits ». Régime juridique du livre. Outrages aux bonnes mœurs. Arrêtés d'interdiction. Paris, Cercle de la Librairie, 1961.

(39) Jacques Ellul, « Exégèse des nouveaux lieux communs » Calmann Lévy (Collection « Liberté de l'Esprit »).

(40) Voir à ce sujet, A. Baudry :

« Les pouvoirs publics et l'homophilie », *Arcadie*, mars 1966, p. 109... où il est montré (afin de détruire le préjugé d'origine homosexuelle)... que ces barrières ne sont pas la manifestation de la prétendue persécution.

« L'outrage public à la pudeur est interdit dans tous les pays du monde même ceux où règnent une très grande liberté sexuelle, et c'est normal, c'est légitime... Je dis parfois à certains qui me rapportent de tels faits :

Pourchassés, persécutés, allons, voyons si la police comme vous le prétendez vous pourchassait, mais il y aurait cinq mille arrestations quotidiennes, rien qu'à Paris. »

(41) Relire A. Baudry, article précité :

« La majorité devrait être ramenée à ce qu'elle était : dix huit ans.

Point de vue du mineur, c'est le contraindre à vivre dans la dissimulation, à déjà aggraver les complexes souvent attachés à l'homophilie dans nos sociétés contemporaines, c'est le pousser vers des habitudes désastreuses dont il se libérera difficilement et en tout cas aucunement par le coup de baguette magique que seront ses vingt et un ans ».

## LUCIEN

par JACQUES FRESSON.

Je connus d'abord Lucien par ouï-dire. Celle qui m'en parla fut cette fille que j'appelais, tantôt Françoise Sagan, tantôt Jeanne d'Arc, à cause de ses cheveux courts et de ses yeux clairs. Elle l'avait rencontré sur la plage, où le garçon des cabines, apitoyé par sa solitude et son air timide, le lui avait présenté. Je le vis pour la première fois au hasard d'une arrivée tardive au bord de mer; nonchalamment appuyé à la 2 CV de Jeanne Françoise il bavardait avec elle. Je remarquai ses yeux sombres, son air un peu absent, sa grande taille et ses cheveux noirs. Son sourire me plut tout de suite. Je leur fis un petit bonjour, puis gagnai la grève caillouteuse que l'heure de midi rendait aux trois quarts déserte.

J'étais terriblement seul en ce début d'été. Je demeurais meurtri par un amour de l'année précédente, mal terminé en septembre. J'avais accepté comme un dénouement raisonnable pour lui le mariage de Raoul. Son instabilité, doublée d'une ivrognerie tenace avaient toujours rendu impossible à mes yeux la perspective d'une vie commune prolongée. Il était largement plus âgé que moi, mais sa gaieté, son entrain, sa tendresse profonde, son expérience de la vie qui donnait à son amour de la gravité, m'avaient beaucoup attaché à lui. Puisqu'il avait trouvé le havre d'un foyer auquel il aspirait, je n'avais pu que me retirer. Je le lui avais dit; je me l'étais dit. Mais ce sacrifice né de mon amitié m'avait fait souffrir; et je souffrais encore.

Au cours des mois suivants, je fus harcelé par des préoccupations de tous ordres : des conditions de santé difficiles, un travail ingrat, l'obligation de prendre en main les affaires embrouillées d'une vieille parente qui n'avait plus que moi pour s'occuper d'elle, tout cela rongait mon temps. Je n'avais plus le loisir de vivre, et la vie, me semblait-il, se désintéressait de mes quarante ans. Si je possédais quelques amitiés solides et réconfortantes, mon cœur

et mes sens restaient à jeun. Bref j'étais découragé, pour ne pas dire accablé.

Mes quelques tentatives pour chercher l'oubli et la distraction s'étaient pour la plupart soldées par des échecs.

En amour je ne crois qu'au hasard; ce qui relève du calcul ne me réussit pas. Même si ce doit être très longtemps, je préfère attendre l'inattendu. Des expériences récentes comme d'autres plus anciennes m'ont donné un certain fatalisme, davantage même, une sorte de foi aux circonstances imprévisibles.

Ainsi le soir du 1<sup>er</sup> janvier un garçon m'aborda dans la rue, je devrais plutôt dire, me choisit d'un coup. Bien plus jeune que moi, il était peut-être un peu fou — « Moi je suis un cas », laissa-t-il échapper un peu plus tard — mais direct, jovial, vivant. Je passai avec lui une nuit douce à mon cœur, réchauffante à mon corps. Puis sans rien demander, il partit dans le petit matin. Et depuis il n'y eut plus rien.

Je quittai Paris, pour mes vacances, en juin. Toujours attiré par la Côte où j'ai passé toute ma jeunesse, j'avais trouvé l'accueil d'une maison amie aux environs de Cagnes-sur-Mer. Mme Sertoret, mon hôtesse, n'ayant pas de place pour me loger, je louai une petite chambre à proximité. Je ne faisais qu'y dormir, car je passais presque tout mon temps dans cette maison pleine de chiens heureux (ils étaient quatre), au milieu desquels un chat noir évoluait paisiblement.

C'est là que je fis la connaissance de Jeanne Françoise qui y terminait une convalescence. Elle avait vingt-quatre ans, elle était pleine de gentillesse et d'allègre vivacité lorsqu'elle se sentait en confiance, ce qui fut le cas avec moi. Nous avions en commun le même goût pour certaines musiques; en outre nous bavardions en francs camarades. Sous sa gaieté se cachait pas mal d'inquiétude et de tristesse, et sans doute mes tempes grises la rassuraient.

Nous riions ensemble de son flirt d'été, et avec Mme Sertoret, ravie que sa protégée eût trouvé un compagnon, nous évoquions souvent à table le beau Lucien sur lequel nous échangeions les plus fantasques plaisanteries.

Pendant mes vacances n'étaient que des demi-vacances. Si je ne touchais jamais aux deux heures — pour moi sacrées — de la plage, non plus qu'à la sieste de l'après-midi, il me fallait bien souvent passer mes débuts et mes

fins de journée en visites d'affaires. De plus je manquais rarement d'aller rendre visite à ma vieille parente pour qui je courais notaires et agents immobiliers. Elle terminait son existence dans l'asile russe de C... Elle supportait sans amertume, et même avec humour la vie commune dans ce milieu de slaves déracinés. Si elle partageait leur nostalgie pour la douceur de vivre de la Russie d'autrefois, elle était assez différente d'eux par l'originalité, et surtout la fermeté de son caractère. Elle me parlait souvent du Montparnasse des années vingt qu'elle avait bien connu; peintre elle-même, elle avait été aussi modèle de grands maîtres. J'étais le seul qu'elle pouvait maintenant entretenir de cette époque de sa vie. Parmi les souvenirs que son âge lui faisait répéter, il y avait toujours un détail nouveau, une anecdote inattendue, racontés d'une manière si vive et si pertinente que j'en étais comme ébloui. Je la connaissais depuis très longtemps, et je me rendais mieux compte, les années passant, de tout ce que je lui devais. Il y a dans l'existence des êtres, assez rares d'ailleurs, capables de vous modifier sans contrainte par la seule flamme qui brûle en eux; elle était de ceux là. Malgré le déclin de la vieillesse je ne l'aimais pas moins, et cherchais, par une présence fidèle et attentive, à adoucir un peu sa solitude.

Il me restait encore une dizaine de jours au soleil avant de regagner Paris. Le temps restait immuablement beau mais ma solitude inchangée. Je ne cherchais pas à y remédier par des amours de rencontre, facilement trouvables en ce lieu et en cette saison. J'aime trop l'amour pour me contenter de la vénalité. Quatre ou cinq fois au hasard des routes ou des plages, j'avais cru reconnaître l'une de ces rencontres imprévisibles, dons du destin, mais il ne s'était agi que d'amorces sans suite.

En fin de compte, l'inattendu n'arrivant pas, je résolus de le provoquer. J'échafaudai un plan. A ma grande surprise, il se réalisa sans difficulté.

Je proposai à Jeanne Françoise de passer une journée à Saint-Tropez, et ajoutai-je négligemment, « si tu veux demander à Lucien de nous accompagner, ce n'en sera que plus sympathique ». Il accepta mon invitation, et le lendemain nous partîmes tous les trois.

Au début Lucien paraissait assez intimidé, mais il se détendit au bout de quelque temps pour se révéler un très agréable compagnon. Il était plutôt silencieux, simple, sans nul désir de paraître. Son charme était un peu lointain,

comme feutré, mais c'était au fond la seule chose qui eût de l'assurance en lui. De plus, il était doué d'humour.

La veille de notre équipée, j'avais inventorié le contenu d'un vieux carton donné par ma parente. Il contenait, outre des photos de la Russie d'autrefois et quelques croquis, un lot de bijoux de fantaisie; parmi ceux-ci se trouvait un pendentif 1900 en argent représentant deux cigognes entrelacées. Hormis une bague, je ne porte jamais de bijoux. Pourquoi donc l'idée me vint-elle de mettre ce pendentif le lendemain? Je n'en sais rien. En tous cas, je le fis.

A Saint-Tropez, notre programme fut classique : journée entière de plein soleil sur le sable. La grande cohue de l'été n'avait pas encore envahi les lieux; on y voyait pourtant l'échantillonnage le plus divers allant des jeunes dieux descendus de l'Olympe aux grosses dames, naturistes impénitentes, et dont les larges formes font penser à des Vénus préhistoriques, sans oublier les inquiétants voyeurs à lunettes noires arpentant la grève le nez au vent. Mais tout ce pittoresque est comme annihilé dans ce site à la lumière inaltérable. Je m'amusai à tirer Lucien dans l'eau par les pieds et esquissai une lutte avec lui, mais il paraissait trop écrasé de fatigue pour répondre à ces jeux. De temps à autre il allait se tremper puis revenait se sécher au soleil. A un moment, sa main erra négligemment sur le joli petit corps de Jeanne Françoise; mais elle n'avait pas envie de se laisser faire, et jusqu'au soir, Lucien redevint un calme gisant qui savourait béatement les joies paresseuses de l'été.

Quant à mon pendentif, mes deux compagnons l'admirent longuement, sans paraître le moins du monde choqués par ma fantaisie.

Nous dînâmes sur le port, et pendant le repas je sentis les pieds de Lucien presser les miens de façon non équivoque.

A l'issue du dîner, après une dernière promenade sur le quai nous regagnâmes ma voiture. Dans une ruelle obscure je me plaçai entre mes deux compagnons et passai mes bras sur leurs épaules; l'un et l'autre se laissèrent faire. L'euphorie qui suit un bon repas nous avait mis à l'unisson dans cette nuit d'été.

Serrés tous trois sur la banquette avant nous eûmes un gai retour. Tout notre répertoire de chansons y passa, depuis les derniers succès jusqu'aux valse 1900.

Je conduisis la voiture chez Mme Sertoret; la maison dormait. Je proposai un dernier whisky que nous primes dans la chambre de Jeanne Françoise. Comme elle s'offrait à reconduire Lucien dans sa propre voiture, je profitai d'une brève absence du garçon pour lui dire que je le ferai moi-même. Elle accepta sans résistance et sans regret. Nous partîmes donc tous les deux.

Je conduisais très lentement. A un moment je m'arrêtai... Après un temps de silence je dis à Lucien quelque chose comme : « Je suis bien heureux que tu acceptes de rester avec moi ce soir. » Le silence reprit. Enfin il parla : « Cela me gêne beaucoup de vous le demander... », il hésitait, « c'est que vous me donniez votre pendentif en souvenir de vous ». Je ne répondis rien et remis la voiture en marche. Nos épaules pressées l'une contre l'autre je le ramenai jusqu'à la pension. Là je lui pris la main; elle serra la mienne, et je sentis que toute raideur et toute gêne le quittaient; il m'invita à monter chez lui.

Ce qui se passa alors fut ce que j'attendais et désirais depuis si longtemps.

.....

Bien que quelques instants auparavant Lucien m'eût dit n'avoir jamais vécu semblable expérience, mais que ce soir seulement il céda à une irrésistible envie, je ne prêtai pas attention à ses paroles; volontairement je faisais le sourd. Le bonheur dont j'étais rempli effaçait tous les mensonges que je ne pouvais pas ne pas pressentir en lui.

Je le quittai sur la promesse de nous retrouver le lendemain soir. Après m'être rhabillé je revins vers lui. Il avait déjà sombré dans le sommeil. Je passai à son cou ma chaîne d'argent; ses yeux s'entrouvrirent et il me sourit. Puis je partis dans l'aube transparente, inondé de bonheur, transformé. Je me levai tard, et toute la journée je savourai silencieusement le souvenir de la nuit, orienté vers la joie de le retrouver à la fin du jour.

Il n'était pas au rendez-vous. D'un coup je perdis la tête et me mis à le chercher fébrilement dans tous les lieux où je pensais le trouver. Au bout de deux heures ou plus, lassé de tristesse, hagard comme un chien sans maître, je regagnai ma chambre et me couchai après avoir avalé une double dose de somnifère afin de dormir à tout prix.

Le matin m'apporta le calme et plus de distance vis-à-vis de moi-même. Je sus faire la part des choses. Je cuirassai

ma faiblesse contre la cruauté des circonstances, et me persuadai de ne pas anéantir par une tristesse stérile le bonheur qui, malgré tout, m'avait été donné. J'avais eu le tort de prendre une aventure pour un amour, et de croire à cause de son charme et de son apparente franchise, au désintéressement d'un garçon qui n'était après tout qu'un gigolo.

J'allai prendre mon petit déjeuner sur la plage et allumai ma première cigarette. Cette première cigarette qui me fait souvent penser à la confiance de Bernanos, avouant qu'elle était pour lui le meilleur moment de la journée. Je la savourai dans le matin tranquille, ma blessure encore ouverte, mais que je sentais se refermer.

Au cours de la matinée je retrouvai un ménage d'amis et leurs enfants avec qui je restai jusqu'à un heure. J'aperçus de loin Lucien, et vis même au cou d'une fille de son groupe le fameux pendentif; cela me fit sourire; je commençai, non sans peine d'ailleurs, à devenir indifférent. Comme mes amis quittaient la plage je les accompagnai jusqu'à leur voiture et croisai à ce moment Jeanne Françoise qui arrivait. Je la rejoignis quelques instants après pour me baigner avec elle. Tandis que nous nous séchions au soleil, Lucien, le pendentif à son cou, vint nonchalamment vers nous et échangea quelques mots avec ma compagne. Au moment où il nous quittait je pus lui dire en particulier combien je l'avais cherché la veille; « j'avais un empêchement », répondit-il brusquement en détournant la tête.

Le repas chez Mme Sertoret fut gai. J'arrivai à l'être à ma manière en prenant sur moi. Le temps qui s'écoulait depuis ma déconvenue de la veille décantait pour moi la philosophie de l'événement.

L'après-midi était écrasante de chaleur. Tout avait cette teinte un peu blanche où les couleurs se confondent dans une réverbération aveuglante. C'était déjà le lourd été qui commençait.

A sa demande, j'accompagnai Jeanne Françoise dans une petite calanque que je lui avais fait découvrir, moins envahie par la foule en cette journée de dimanche. Elle s'arrêta pour prendre Lucien, mais s'il était au rendez-vous qu'ils s'étaient donné le matin, il ne vint pas avec nous. Nous le vîmes rejoindre sa bande de filles brunes et désabusées, et de garçons aux longs cheveux dont les chemises à fleurs, haut nouées, découvraient la nonchalante arrogance

de leurs ventres nus. Ma compagne ne fit aucun commentaire sur le pendentif qui ornait toujours la poitrine de Lucien.

Le reste de la journée fut calme. Après le bain je vabardai longuement avec Jeanne Françoise dans la fraîche atmosphère d'un hall d'hôtel désert. Bien des sujets, souvent assez confidentiels, défilèrent au cours de cette conversation à bâtons rompus, mais d'un accord tacite, nous évitâmes celui qui me tenait à cœur.

Il était convenu depuis plusieurs jours que nous devions aller ce soir-là, Lucien compris, dans une boîte à la mode qu'aucun de nous ne connaissait. Ce fut une morne soirée. Lucien, l'air plus vague et plus absent que jamais, ne fit danser qu'une seule fois Jeanne Françoise qui paraissait très renfrognée. Quant à moi je ne l'invitai pas, n'ayant ni l'envie ni le cœur de danser. Vers minuit nous quittâmes sans regret ce lieu dont le principal pittoresque était une sonorisation hurlante qui déchirait les oreilles.

Après avoir reconduit Jeanne Françoise je ramenai Lucien. Dans la voiture j'eus la faiblesse de lui avouer à quel point son absence la veille m'avait fait souffrir. A cela il ne répondit rien, mais il accepta cependant de passer la nuit avec moi. Malgré tout je me sentis revivre. Je lui exprimai ma joie, mais il demeurait figé sur la banquette. Enfin d'une voix lointaine et qui paraissait s'adresser à un inconnu, il me parla de dettes contractées chez son logeur, accompagnant sa demande d'argent d'une rocambolesque histoire de télégramme qui l'obligeait à partir dès le lendemain. Je ne crus pas un mot de tout cela, mais qu'importait? Si j'avais cessé de croire en Lucien, je croyais toujours à l'amour dont la présence tangible était matérialisée à mes côtés par lui.

Avec une fermeté qui révélait à la fois sa rouerie et sa naïveté il exigea l'argent sur-le-champ. C'était une somme assez importante et je ne l'avais pas sur moi. Je partis la chercher seul tandis qu'il m'attendait devant sa pension.

Dans ma chambre où j'arrivai rapidement je pris l'argent nécessaire, et soudain me vint une idée; une idée folle, l'idée d'un homme blessé mais encore amoureux. Je pris dans ma valise une large médaille en or massif. Je voulais la donner à Lucien, non pour l'humilier en l'accablant de dons, mais dans un élan de joie, en hommage à ce qu'il représentait pour moi. Puis je fonçai à toute allure vers mon bel ange nocturne enfantin et cruel.

Lucien commença par compter soigneusement les billets, puis sa raideur le quitta et il s'abandonna à la tendresse. Je le suivis dans sa chambre.

Ce furent des moments que je ne regrette pas, même si je reconnus, dans sa manière de faire, une habitude du plaisir dont il n'avait pas fait montre l'avant-veille.

Lorsque, tout juste avant de le quitter, je lui donnai la médaille, il fut ébloui. Ce n'était pas seulement la valeur du cadeau qui le surprenait; mon geste le déconcertait. Je ne prêtai pas attention à ses remerciements et partis dans le petit matin, heureux, mais résolu à ne plus le revoir.

Durant les quelques jours de vacances qui me restaient, j'évitai soigneusement tous les lieux où je risquais de le rencontrer. Volontairement je fermis les yeux sur une réalité que je savais mensongère et sordide. Seule comptait pour moi la réalité que rien ne pourrait effacer, les deux nuits heureuses qui m'avaient été données.

A la fin de la semaine je regagnai Paris, bien persuadé que cette aventure avait eu son point final. Mon travail me reprit, et même, deux ou trois rencontres inattendues me montrèrent que le destin voulait bien me sourire quelquefois.

Mais cette histoire devait avoir un épilogue, et même assez piquant.

A l'automne, je retrouvai Jeanne Françoise de passage à Paris et nous dînâmes ensemble. Tout de suite se rétablit entre nous notre bonne camaraderie de l'été; cependant à la fin du repas je vis qu'elle paraissait gênée. « J'ai », me dit-elle, « quelque chose à vous rendre qui ne m'appartient pas », et ouvrant son sac, elle me tendit la médaille. J'étais stupéfait.

Du coup la glace fut brisée entre nous et je ne lui cachai rien de mon affaire avec Lucien. Si je lui fis connaître des détails qu'elle ignorait, elle aussi de son côté m'apprit bien des choses. Le garçon s'était vanté devant elle d'obtenir à n'importe quel prix le fameux pendentif, de sorte qu'elle avait facilement deviné en le voyant à son cou ce qui s'était passé entre nous. Mais la forfanterie de Lucien était allée plus loin. A l'entendre, il me tenait désormais sous sa coupe, accompagnant sa vantardise de vagues menaces de chantage. L'amitié de Jeanne Françoise s'en était beaucoup inquiétée; je la rassurai.

Quant à la médaille, pour quels motifs précis l'avait-il

rendue à Jeanne Françoise ? Je l'ignore. La raison qu'il avait invoquée est qu'ayant cherché à la vendre, il avait découvert qu'il ne s'agissait que d'un bronze doré.

Bien plus que moi d'ailleurs, Jeanne Françoise était révoltée par ce cynisme. Sans s'engager aussi loin que moi, elle n'avait pas été insensible au charme trompeur de ce garçon. Et nous étions loins d'être les seuls à avoir été dupés. Vers le milieu de l'été Lucien s'était rendu tellement indésirable qu'il avait fini par disparaître sans laisser d'adresse.

A l'heure où nous parlions cette histoire était déjà loin, et je pouvais l'évoquer sans amertume, plutôt même avec un certain humour.

Et c'est bien l'humour qui devait avoir le dernier mot.

A quelques temps de là je vendis la médaille à un antiquaire. Après l'avoir longuement expertisée il me l'acheta. Ainsi que je l'avais toujours pensé, elle était en or massif.

JACQUES FRESSON.

BRYAN MAGEE

## UN SUR VINGT

*« Un être humain sur vingt, homme ou femme, est homosexuel, comment ne pas reconnaître l'existence de cette minorité ? »*

Ed. Robet Laffont — 13,50 F

MARC CHADOURNE

## EBLIS

*ou l'enfer de William Beckford*

*« Personnage extraordinaire accusé de sodomie... »*

Ed. J.J. Pauvert — 344 p. — 33,90 F

## NOUVELLES D'ITALIE

par MAURIZIO BELLOTTI.

### CINEMA ET THEATRE.

Notre récolte d'aujourd'hui est moins riche que d'habitude : l'homophilie passe un peu de mode, après l'invasion de ces dernières années.

Pour le théâtre, à signaler seulement la comédie de Natalia Ginzburg *Ti ho sposato per allegria* (« Je t'ai épousé pour rire »), histoire d'une jeune fille lesbienne qui se rend à Rome en quête de fortune cinématographique et érotique; elle finit, ironie du destin!, amoureuse d'un écrivain qui n'aime que les garçons...

Dans *Black Comedy* (« Comédie noire »), de Robert Shaffer, se donne libre cours une homosexualité poussée à la caricature, et qui certes ne contribue en rien à faire comprendre nos problèmes au grand public.

Au cinéma, à côté de *Jeux de nuit*, de May Zetterling, dont il a déjà été question dans *Arcadie* (1), il faut signaler un film polonais, *La Passagère*, de Andrzej Munk. Liza, une ancienne surveillante S.S. de camp de concentration, voit — ou croit voir — dans la foule des passagers d'un navire en partance vers l'Europe une jeune juive, Martha, qu'autrefois au camp d'Auschwitz elle brutalisait avec des centaines et des milliers d'autres détenues. La mémoire de Liza se reporte vers le passé. Une attirance morbide la liait à Martha, mais celle-ci avait refusé toute compromission avec la surveillante, refusant ainsi les adoucissements que celle-ci aurait pu apporter à son sort.

(1) N° 156, décembre 1966, p. 585.

## NOUVELLES D'ITALIE

Dans le film de Bergman, *Persona*, il existe des liens extrêmement ambigus entre les deux protagonistes féminines.

Pour ce qui est de la production italienne, le western *Se sei vivo spara* (« Tire si tu es vivant ») constitue un véritable bestiaire de psychopathologie sexuelle. On y voit la sodomisation d'un jeune garçon, une étrange liaison amoureuse entre un gros homosexuel et un perroquet, et une bande d'homosexuels. Ce film a été interdit sur l'intervention des habituelles âmes pieuses, et on en a mis en circulation une version légèrement édulcorée, mais cependant intéressante : à ne pas manquer, si d'aventure ce film vient à être projeté en France !

*Luciano*, film de Gian-Vittorio Baldi, avait été présenté au Festival de Locarno en 1964, mais n'avait pas encore été mis en circulation, peut-être à cause de la censure. Il vient de sortir. C'est un film dans la veine du néo-réalisme, dans le genre de la *Notte brava* de Mauro Bolognini, et qui contient quelques scènes homo-érotiques assez salées.

En cours de réalisation, un film de David Bailey tiré du roman polonais *John et sa mère*. On nous affirme que ce sera l'histoire d'un homosexuel sans problèmes sociaux, sans démêlés avec la police, sans réflexions moralisatrices et sans psychanalyse facile. Si c'est vrai, ce sera sans aucun doute un film du plus grand intérêt, comme *Repulsion*, du même metteur en scène.

### LIVRES.

Commençons par trois livres italiens.

*Storie di Ufficiali* (« Histoires d'officiers »), d'Alessandro Spina, édité chez Mondadori, est un recueil de nouvelles, dont l'une, *Capitano Renzi*, montre un officier appelé à juger le cas de deux soldats entre lesquels on a découvert un « ignoble lien ». En opposition avec l'avis plus indulgent de ses collègues, le capitaine est enclin à prononcer une peine exemplaire; mais il se découvre ensuite que les raisons de cette sévérité sont assez troubles, et qu'en réalité, le « châtiment » en question a surtout pour raison profonde de libérer l'officier du poids de la jalousie qu'il porte aux deux « coupables ». Dans un autre récit du même livre, *Il forte di R.* (« Le fort de R. »), un officier évoque le souvenir des chevaliers des Croisades, et s'attarde sur les

Templiers et le péché qu'on leur imputait... Le grave défaut de ce livre, selon le critique même de *L'Espresso*, est sa « continue et tenace réticence » à traiter « ce thème souterrain et authentique qu'est la passion homoérotique, liée à un sens de perdition et de mort ». En somme, on reproche à l'auteur d'avoir manqué de courage !

Dans *Il giovane normale* (« *Le jeune homme normal* ») d'Umberto Simonetta (édition Bompiani), l'atmosphère et le sujet des épisodes racontés sont d'inspiration nettement homophile, et le langage est particulièrement cru.

*Libertà condizionata* (« *Liberté surveillée* »), de Piero Santi — édition Vallecchi — pourrait paraître, à un lecteur « normal », un livre tout-à-fait orthodoxe, alors que, pour un lecteur « non-normal », il apparaît étrangement ambigu. Les rapports d'amitié entre les deux protagonistes sont trop étroits, les termes dont ils usent pour la définir sont trop contournés pour ne pas laisser supposer qu'il s'agit d'une attirance physique.

Comme d'habitude, il nous faut signaler plusieurs traductions de l'anglais et de l'américain.

*The Cold War* (« *La guerre froide* », traduction italienne « *Lotta fredda* ») de Warren Miller, éditions Rizzoli, contient deux épisodes homophiles. Dans le premier, un jeune Noir de New-York, chef d'un gang, a besoin d'un pistolet et n'a pas les moyens d'en acheter un. Il décide d'aller à Central Park et de s'y prostituer pour gagner l'argent nécessaire. L'auteur en profite pour décrire l'atmosphère du Parc et de ses habitués. Dans un autre épisode, on voit le jeune Noir rendre visite à un de ses amis qui se fait entretenir par un homosexuel riche et jaloux, si jaloux qu'il laisse son ami sans un sou pour l'empêcher d'aller « traîner » !

Dans *Lily*, de Gilbert Terrell (éditions Torino Libri), l'héroïne est une nymphomane qui a aussi des rapports avec les femmes pour changer un peu...

En traduction du français, notons chez Bompiani les traductions de *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, de Marie-Claire Blais (2), et de deux œuvres de Boris Vian, *Elles ne se rendent pas compte* et *On tuera tous les affreux*, où l'on rencontre une foule d'homosexuels présentés de la façon la plus méprisante.

(2) *Arcadie*, n° 156, décembre 1966, p. 582.

Dans le domaine des essais, il faut signaler *Uno su venti* (« *Un sur vingt* ») de Magee Bryan, traduit de l'anglais, dont nous parlerons plus longuement un autre jour; la réimpression du livre d'André Marie *L'Amore omosessuale* (éditions Mediterranee); la traduction du célèbre classique de Margaret Mead *Sexe et tempérament dans trois sociétés primitives* (éditions Il Saggiatore); et pour finir une étude de Cristina Leeds sur *L'Histoire de l'amour en Chine* (éditions Poker d'Assi). Ce dernier livre contient de nombreux renseignements sur l'homophilie dans la Chine d'autrefois, parmi lesquels un récit concernant l'empereur Huang, constructeur de la Grande Muraille et fort amateur d'amitiés particulières, et un autre récit quelque peu folklorique mettant en scène l'empereur Ai Ti, qui aimait tendrement un charmant jeune homme nommé Tung. Un jour l'empereur était allongé sur son lit de repos à côté du jeune Tung, qui s'était endormi sur la veste de son impérial amant. Pour ne pas le réveiller, Ai Ti coupa la manche de son vêtement en deux et se présenta ainsi à l'audience : de là l'expression « manche coupée » donnée traditionnellement en Chine aux homosexuels. D'une façon générale, le raffinement de la civilisation chinoise impose l'emploi de métaphores poétiques pour tous les termes de la vie amoureuse. Ainsi, « faire l'amour » se dit « jouer au jeu de la pluie et du nuage »; pour parler de l'amour socratique, on dit « pleuvoir à l'envers » et « les nuages sont sens-dessus-dessous ».

Parmi les rééditions récentes, nous avons relu avec plaisir *Fratelli d'Italia* d'Alberto Arbasino publié chez Feltrinelli. On y trouve notamment l'histoire des extraordinaires amours de F.S. Fitzgerald avec le recteur de la Newman Academy, Mgr. Fay. Dans une lettre, Fitzgerald écrit : « Le Père Fay disait toujours que, si l'un de nous deux mourait, l'autre mourrait subitement après. J'espère fermement qu'il en sera ainsi ».

## CHRONIQUE.

Le scandale du Sifar a fait grand bruit en Italie et à l'étranger. Il a révélé comment les services secrets italiens, sous prétexte de veiller à la sécurité du pays, espionnaient les hommes politiques et recueillaient sur eux des renseignements compromettants concernant leur vie privée. Un grand nombre d'épisodes homosexuels ont été ainsi mis au

jour, et publiés, avec ce goût scandaleux qui caractérise une certaine presse hebdomadaire, par un journal à grand tirage. Tout cela est assez nauséabond, de quelque côté qu'on le regarde.

Dans un article publié dans *Panorama* de mars, le professeur Cesare Musatti, célèbre psychanalyste, affirme une fois de plus que le nombre des homosexuels est en augmentation et que la cause en est la croissante émancipation féminine. La femme se libère rapidement de son état traditionnel d'infériorité, et apparaît aux yeux des hommes de plus en plus dangereuse et agressive. L'homosexualité, selon l'avis du professeur Musatti, est le moyen le plus facile de fuir ce péril que représente la femme, et devient ainsi le refuge de nombreux hommes neurotiques. Mais cela ne nous paraît pas du tout prouvé !

Parlons maintenant un peu des « provos » et autres « beatniks ». Il paraît que les plus engagés d'entre eux sur le plan social sont en train d'étudier toute une série de mesures qualifiées, j'ignore pourquoi, de « blanches ». Il y aurait l'« âge blanc », ou nouvelle législation des mineurs, les « chemins blancs » ou lutte contre la pollution atmosphérique, l'« homme blanc » qui signifierait la diffusion des produits anticonceptionnels et l'égalité des homosexuels et des hétérosexuels. Est-ce que décidément nos beatniks auraient plus de tours dans leur sac qu'on ne se l'imagine communément ?

On a inauguré récemment à Pérouse une exposition de documents notariés anciens, à propos d'un Congrès du Notariat. Parmi les austères documents exposés, figuraient des lettres relatives à un certain Ser Andrea qui fut le héros d'un fait-divers en l'an de grâce 1445. Cet estimable personnage avait, paraît-il, un « gros défaut » qui, s'il faut en croire Machiavel, était plus fréquent à Pérouse qu'ailleurs : il était tombé amoureux du fils d'un de ses collègues et venait lui chanter des sérénades sous sa fenêtre. La justice d'alors ne plaisantait pas : il fut arrêté et on lui coupa la tête. Heureusement que notre époque est un peu moins farouche !

Il n'est pas interdit d'être homophile et d'avoir le sens de l'humour. A preuve cette définition de l'homophilie donnée par l'un d'entre nous : un être qui est à la fois Rodrigue et Chimène. Ou encore cette observation citée par Jouhandeau dans *Ces Messieurs* : « Je peux certes donner du plaisir à une femme; quant à en éprouver avec

elle, c'est une autre affaire ». Jean Lorrain, lui, était plus cru : il définissait l'inverti comme « un monsieur derrière qui il se passe quelque chose »...

Nous terminerons cette chronique, selon notre coutume, par une citation d'un livre de Luigi Barzini intitulé *Gli Italiani* (édition Mondadori), et consacré aux vertus et aux défauts du peuple italien. Il loue en particulier l'esprit de tolérance qui est une de nos caractéristiques et qu'apprécient tant les étrangers : « Les étrangers viennent à Rome pour y jouir de la *dolce vita* de la Via Veneto, des clubs nocturnes, des villas à piscine de la Via Appia, des studios de cinéma ou de ceux des peintres de la Via Margutta. Certains retournent en Arcadie; ils jouent le rôle de nymphes et de bergers sur les plages solitaires, se baignent nus et vivent plongés dans la nature sans abdiquer les caprices et les aberrations des instincts humains. Pour ceux-là, l'Italie est le paradis terrestre, où le péché n'existe pas, où l'homme est un animal divin et où toutes les amours sont pures. Cadre idéal pour les lunes de miel, les intrigues, les passions et aventures légales, illégales, naturelles, semi-naturelles, anti-naturelles ou simplement bizarres. C'est dans notre Italie païenne qu'accourent les dames mûres qui se sentent encore le cœur jeune, les messieurs et les dames qui voyagent avec un compagnon ou une compagne du même sexe, et les hommes solitaires qui trouvent plus simple et moins dangereux d'aborder les jeunes paysans, les gondoliers et les soldats en Italie qu'ailleurs ».

MAURIZIO BELLOTTI.

DAVID STOREY

## RADCLIFFE

« Amour, haine, sensualité, mysticisme,  
cette camaraderie entre Léonard et Victor... »

Ed. Le Seuil — 381 p. — 19,30 F

## DERNIER MATIN

par YVES FERSEN.

Le soleil s'obstinait à ne pas percer et à ne pas illuminer cette matinée de novembre, triste comme le cimetière d'une grande ville, et Jack, confortablement installé dans le vaste lit, ne pouvait se décider à se lever. Il songeait à tous les autres réveils qu'il avait connus dans cette même chambre, dans ce même lit, par des jours où même l'absence de soleil ne suffisait pas à créer chez lui la mélancolie. Combien de matins heureux depuis ces dix derniers mois... Que d'instantanés délicieux, à rechercher dans la tiédeur des oreillers, la présence de celui qui s'était levé tout à l'heure et était déjà parti vers ses activités quotidiennes. Le souvenir de Jack erra vers le passé mais par un violent effort, il chassa les douces images d'une époque dont chaque jour était irrémédiablement écoulé.

Il se leva, enfin, alluma une cigarette avec un geste rituel et s'assit près de l'électrophone, qui dans cet appartement, ne connaissait que le répit nocturne que s'octroyaient parcimonieusement les occupants. Jack choisit un disque de Rosario, la danseuse espagnole qui était si chère au cœur de Dominique et au sien. Les premiers taconés de l'« Asturias » résonnèrent et Jack se sentit pris par un léger vertige. Il se rappelait le soir où la première fois, ils avaient écouté cette musique ensemble.

Lentement, il se rendit dans la kitchenette et réchauffa le café encore un peu tiède que son ami avait préparé. Tous ses gestes étaient empreints de lenteur, un peu comme si dans chacun d'eux il mettait de lui-même, âme et chair. Il revint dans le living qui ne faisait avec la chambre qu'une seule et longue pièce, une de ces pièces qu'il aimait parce qu'elles étaient aérées, chaudes aussi car elles faisaient un tout dans lequel on évoluait à son aise. Jack détestait les appartements faits de petites pièces dont chacune a sa destination précise. Il fallait pour lui que tout soit dans un.

DERNIER MATIN

Il but lentement le café dans la tasse de verre en écoutant les airs qui se déroulaient au gré du saphir de l'appareil à disques. Il eut soudain envie de pleurer mais étouffa ses larmes.

Avec la même lenteur monotone, il rangea la kitchenette puis procéda à sa toilette, caressant plutôt que touchant chaque objet dont il se servait, les yeux perdus dans l'irréel, agissant avec la même indifférence aux choses extérieures qu'un somnanbule, mais en somnanbule conscient, qui fait ce qu'il fait à fond, avec précision, avec dévotion.

Revenu devant l'électrophone, il hésita un long moment puis posa sur le plateau l'enregistrement de la « Voix Humaine ». Les accents de Signoret le firent tressaillir bizarrement; il faillit arrêter le disque mais, haussant les épaules, continua de l'écouter avec l'attention d'un chirurgien qui s'opérait lui-même. Dans le coffret de marqueterie, il prit un petit cigare belge et la fumée bleutée, familière, réconfortante commença à l'entourer.

Soigneusement, il referma le lit, effleurant de son visage les oreillers, passant ses mains sur la fourrure qui le recouvrait, comme un aveugle qui incruste dans les siennes les traits de son fils.

Puis il s'habilla et répandit sur ses cheveux le parfum au vétiver si cher à Dominique.

Il arrêta l'électrophone, rangea le disque, et toucha religieusement chaque objet de cette pièce, les livres, les bibelots, les cadres des tableaux, les dos des sièges, le dessus de la commode rustique. Il vérifia encore la bonne ordonnance du lit, ferma les fenêtres, vida le cendrier et reprit sur la table les menus objets qu'il y déposait chaque soir en se déshabillant.

Les clefs en main, il se dirigea vers la porte puis revint, et son regard embrassa longuement toutes choses. Il sortit enfin rapidement, jeta au passage les clefs dans la boîte aux lettres et descendit l'avenue Paul-Doumer.

Là seulement il pleura... Il savait qu'il ne reviendrait plus jamais dans ces lieux adorés. Il savait qu'il ne reverrait pas Dominique, que tout était encore fichu, écroulé, noyé dans son existence.

Rien ne subsistait que le vide; dès ce soir, un autre peut-être allait prendre sa place.

YVES FERSEN.

LIVRES ANCIENS  
LIVRES NOUVEAUX

**DERRIÈRE LA PORTE**

de **GIORGIO BASSANI** (1).

La place que tiennent les souvenirs d'enfance et de jeunesse dans la vie de chaque homme — et surtout de chaque homophile — est capitale.

Bassani, dont on connaît déjà en français les *Lunettes d'or* (2) et le *Jardin des Finzi-Contini*, nous en apporte, s'il en était besoin, une nouvelle preuve.

L'auteur est Juif, d'une famille de Ferrare de bourgeoisie aisée.

C'est le récit — très sobre — d'une année scolaire au lycée de cette ville.

A seize ans, le héros est assez innocent des choses sexuelles, de l'art de la « pugnète » notamment. Au contact de Luciano Pulga, un camarade pauvre, assez disgracié physiquement, il prend conscience de ces réalités. Le monde lui est ainsi révélé sous un aspect qu'il ne soupçonnait pas.

L'ampleur de la crise nous est pudiquement celée mais on la devine grave. C'est que Pulga a un coup d'œil de clinicien et que son diagnostic a été impitoyable. Il taxe son camarade devant d'autres condisciples de « tapette » au moins virtuelle. D'un coup cette scène qui était un piège tendu à Pulga, ami déshonnéte, tourne à la confusion du héros.

Il s'enfuit et se sent « incapable d'un seul geste, d'un seul mot ».

Il sait que la porte derrière laquelle il se cachait aussi bien à son condisciple qu'à sa mère, « ni maintenant, ni jamais » il ne pourrait trouver en lui « la force et le courage nécessaires à l'ouvrir toute grande ».

Exemple assez typique de la déreliction qui accable certains adolescents trop sensibles.

*Derrière la porte* est une œuvre vraie, un témoignage qui ne peut laisser indifférent.

SINCLAIR.

(1) Gallimard. Prix : 12 F. (*Dietro della Porta*).

(2) Voir *Arcadie*, n° 105.

**MICHEL BUTOR ET L'HOMOPHILIE**

Michel Butor, célèbre depuis *La Modification*, vient de donner un livre fort étonnant qui montre un tout nouvel aspect de son très grand talent. On ne s'attendait guère à voir le byzantin, précis, minutieux et cartésien chef de file du « nouveau roman » (honorer qu'il partage avec Robbe-Grillet) se lancer dans la littérature onirique et fantastique ! Or, c'est un fait, *Portrait de l'Artiste en jeune singe* (1) rappelle davantage Hermann Hesse et Gustave Meyrink que les vedettes habituelles des « Editions de Minuit ».

Dans cette histoire, baptisée « capriccio » d'un jeune étudiant qui séjourne en Allemagne, dans un château historique dont il dévore la bibliothèque, et qui mène parallèlement à cette vie studieuse une vie nocturne de rêves alchimistes et rosicruciens, l'homophilie n'est qu'un fil mince dans la trame colorée de ce très riche tissu; mais c'est un fil d'importance, puisque il évoque surtout l'aspect « noir », la malédiction médiévale, le Double d'Ombre. Voici en quelle occasion :

L'étudiant rêveur est hanté par le glossaire des exécutions capitales du dix-septième siècle allemand. Un texte s'impose à son esprit surchauffé par le monde des signes et des symboles :

« 16 juin 1681 : Michaël Neckle, paysan de Niederroden, pour sodomie, justicié par la corde, puis brûlé... »

« 10 mai 1676, Michaël Steinbeck, jeune soldat, natif de Wiener Neustadt, âgé de treize ans, pour sodomie, justicié par l'épée... »

Le héros s'endort et rêve d'un combat entre une étudiante en sciences occultes et différentes incarnations démoniaques. Quand il est terminé, elle est réduite en un monceau de cendres, ainsi que « Michaël Steinbeck de Wiener Neustadt, âgé de treize ans » qui sera livré au vent et dispersé, selon la sanction *post mortem* des sodomites.

Nous ne nous étendrons pas sur le symbolisme non plus alchimique mais moderne, hélas, dans ce contexte allemand, des corps réduits en cendres qui sont ceux des adversaires farouches que confond la même barbarie.

Ce qui intéressera les Arcadiens, ce sera de voir signaler ici ce que personne n'a encore dit, la persistance en écho lointains du thème homophile dans l'œuvre de Butor qui fit tant de bruit pour d'autres raisons.

(1) N.R.F.

Egalement lié à un thème de voyance par rêves et à des réminiscences d'Egypte (car le héros du *Portrait* ne peut que s'embarquer pour l'Egypte après tant d'aventures), on retrouve le thème homophile, traité pour lui-même en dehors de tout moralisme, accusation ou justification, dans le premier roman de Michel Butor, *Passage de Milan* (2).

Il s'agit, dans ce livre d'autrefois, de l'histoire d'un immeuble parisien au cours d'une seule nuit dramatique. Là aussi le thème n'est qu'un fil parmi beaucoup d'autres, mais très important car il détermine le dénouement.

Un riche antiquaire Juif, Léonard Samuel, aux allures de mage, a ramené d'Egypte un jeune Arabe d'une beauté surprenante. Un des jeunes gens qui habitent au premier étage avec leur famille très bourgeoise — père, mère, sœurs et grands-parents — va rejoindre le bel Egyptien dans sa mansarde et manque d'être surpris par le vieil antiquaire qui est l'amant de son petit serviteur. Tandis que le jeune homme rejoint son frère en remâchant son amertume et que le pauvre Ahmed s'abîme dans la terreur de se voir chassé par son maître, celui-ci, au désespoir, erre dans la maison et y trouve un assassin dont il favorise la fuite. Cependant, un abbé qui loge à l'étage au-dessous est hanté de bizarres rêves où figurent les dieux égyptiens...

Michel Butor, qu'on a accusé de manquer d'imagination et de se contenter de décrire minutieusement des objets banaux et des spectacles sans intérêt, prouve, dans le premier et le dernier de ses romans, de quel foisonnement de vie fantastique et de luxuriance dans le monde des rêves et de la plongée dans le temps il peut témoigner.

Est-ce un hasard si le thème homophile s'enlace étroitement à cet aspect peu connu de sa création? Michel Butor, parafitement hétérosexuel, montre ici à quelles profondeurs obscures de l'inconscient humain tout artiste trouve, grâce à son effort personnel, ce second versant de la sexualité qu'on peut nommer l'Eros minoritaire.

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

(2) Editions de Minuit.

DOCTEUR CHARLES MAILLAND

## LES APHRODISIAQUES

Ed. Julliard — 240 p. — 18 F

## STUDIOS-APPARTEMENTS

AVEC OU SANS STANDING

PARIS ET BANLIEUE

60 % de prêt sur 3-6-9 ans

Prendre rendez-vous avec M. R. COUDRAY  
qui vous recevra personnellement

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées)

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

## BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI<sup>e</sup>)  
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)  
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

## HOTEL \*\*

Bon accueil dans un cadre sympathique  
8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI<sup>e</sup>)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Étoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

## « CHEZ MARIA »

*Spécialités bretonnes*

Arcadiens, faites-vous connaître,  
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV<sup>e</sup>)  
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

## HOTEL P.L.M. \*\*

*Entièrement rénové*

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

*Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé*

## LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17<sup>e</sup>

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

*Réservez votre table*

PARKING GRATUIT ASSURÉ